L'homotritus, la métabelle et le cryptosidu

une aventure détritique

Charlotte Andre
Mémoire de recherche en design
Sous la direction de Julien Borie et Laurence Pache

Diplôme Supérieur des Arts Appliqués
Design responsable et éco-conception
Pôle Supérieur de Design Nouvelle Aquitaine
Cité Scolaire Raymond Loewy

2019

6 Une aventure détritique

9 Déchets, territoires, identités

en amont

13 **1.** Entre imaginaires et méthodes d'actions

16 Voir le déchet à travers les lunettes du Progrès
22 Territoires et déchets, une relation matérielle
34 Connaître et reconnaître ses déchets

phase d'action

43 **2.** "Citoyens, trier vos déchets devient engageant !"

46 Vers un rapport connecté et engagé à la matière
57 Entre écogeste individuel et enjeu global
68 Pour un design du reclassement

en aval

77 **3.** Assurer la pérennité des pratiques

80 Voir, comprendre, agir
86 Déchet et réciprocité
94 Éthique, technique et esthétique : l'écopoint face au désavœu du projet politique

103 Des parkings, des caddies, des vieux et des haies de thuyas : petite mésaventure détritique

108 Sources
112 Lexique
117 Remerciements

Une aventure détritique

En novembre 2017, je commence à ramasser des déchets sur la plage dans le cadre d'un projet d'étude. Et puis je me prends au jeu et je ramasse des déchets partout. Je remarque au long de mes collectes que les déchets ne sont pas les mêmes en fonction de leur lieu de récolte. À Biarritz, ils sont souvent entiers, de ces matières qui traduisent la présence du tourisme dans la ville. À Eindhoven, ils sont des morceaux d'objets de transport ou de loisirs estivaux. À La Souterraine, ils sont synonymes d'absence de gain ou de partage d'un moment festif. Le déchet semblerait nous représenter, semblerait représenter un groupe, une ville, un territoire dans toute sa présence hasardeuse. Finalement, des types de déchets reviennent, je ne trouve nulle part ailleurs qu'à La Souterraine cet amas de tickets à gratter. Je ne trouve nulle part ailleurs qu'à La Sierra de Guara ces objets de randonnée. Je ne trouve nulle part ailleurs qu'à Ciboure ces cordages de filets. Seulement, le déchet n'est pas tout le temps géotypé, il n'est pas tout le temps traçable, et il reste néanmoins un objet présent dans nos environnements. Il devient un composant de nos sols, tant dans sa production que dans sa défection, certes, aléatoire. C'est dans cette interrogation de la relation du déchet au territoire, et dans la place du designer qui doit lui aussi assumer le déchet qu'il produit, que ma recherche commence. Parce qu'en tant que jeune designer, je dois composer avec les déchets produits par le même corps de métier qui proclamait l'amélioration du quotidien et de l'habitabilité du monde, objectifs qui ont pour partie, manqué leur accomplissement. Alors ma recherche s'engage, pour arriver à composer avec les fausses promesses de la modernité, composer avec les rapports à notre environnement et les restes de nos objets dorénavant trompés par cette course au progrès.

Exprimer le paysage à partir des déchets •

Jeu de cache-cache

Le déchet, c'est l'envers, le verso ; solitaire ?
La face cachée du soleil,
Le revers… de la merdaille,
Le voilé, le masqué, le caché, l'occulté, l'obscène.
"Cachez ce déchet que je ne saurais voir !".
À rebours, le dévoiler, le démasquer, le révéler.

Gérard Bertolini •
« Jeu de cache-cache » in. ***Poésie du déchet***

Déchets, territoires, identités

• se référer au lexique en fin d'ouvrage

Le déchet• est une notion récente, qui prend racine dans l'angle mort de la modernité et du progrès. Étymologiquement, il signifie une perte, ce qui tombe d'une matière qu'on travaille, ou encore un résidu inutilisable en général sale ou encombrant, un résidu non-assimilé. Le déchet est ce qui est jeté en bas, il est hors-système et de ce fait est abject et intolérable, et nos sociétés ont mis en place de fortes mesures d'occultation de ces matérialités particulières. La notion même de déchet est relative à l'expérience humaine, où le déchet nous trahit, concrétise notre passage et notre présence. Cependant il n'est pas toujours identifiable, car un élément jeté au sol devient souvent un objet intraçable. Il est ici primordial d'aborder la diversité des déchets. Ils sont véritablement hétérogènes, que ce soit dans leurs états, leurs provenances, leurs matières, leurs valeurs, ce qui est à l'origine de la réelle complexité de leur gestion et de leur potentielle reconversion. Ainsi, le déchet peut être plus ou moins identifiable et reconnaissable, et il n'est pas ancré, au contraire, il demeure le signe indéniable d'une mouvance. De surcroît, il est aujourd'hui un produit du progrès. Il est le miroir de la production (ou son avers), et est devenu un problème autonome, nous avons banalisé la prolifération de nos restes. Dans cet étalage de détritus, le déchet-reste traduit un abandon sur le sol de ce que l'on nomme territoire•. Le déchet rejeté sur cette matière-sol s'intègre paradoxalement à cet environnement. L'intraçable et le mouvant devient composant du sol, et fait par là même potentiellement partie de son identité•.
La notion de territoire fait appel à une étendue de surface terrestre supposant la présence d'une identité spatiale et spatialisée. Cette identité montre l'importance des idéologies et imaginaires territoriaux pour un sentiment d'appartenance et d'intégration au territoire.
Si le déchet est présent qu'on le veuille ou non sur cette étendue de surface, y a-t-il un lien à établir entre notre rapport au déchet et notre rapport au territoire ?

Si notre désappropriation et notre rejet de l'objet-déchet sont la transcription de notre relation à notre environnement, il est possible de constater que le déchet est en fait la conséquence de l'intégration du progrès et de la modernité dans nos existences. Notre adhésion au mythe du Progrès a été l'élément déclencheur de cette prolifération de déchets et de cette désappropriation massive de notre monde, menant à une perte de sens et d'identité.
Il faut donc composer avec l'altération de notre rapport au monde provoquée par le progrès et la modernité.
L'identité apparaît aussi comme levier d'action pour pallier la désappropriation de l'objet-déchet et du terrain de vie, dans une réorientation complète de nos existences.
Dans cette optique, le déchet aurait-il une place dans un langage identitaire pouvant caractériser un individu, un groupe ou un territoire ?
Établir des connexions entre les différentes identités du déchet, du territoire et des usagers serait-il un moyen de le neutraliser et de le penser comme une chose que l'on peut s'approprier ?

Si l'objectif de fond est de modifier la perception que nous avons du déchet pour accepter sa présence dans nos schémas de vie, le designer pourrait-il questionner sa place dans le processus pour pouvoir ainsi aider les territoires à le gérer et l'assumer ?
Ainsi, le designer questionne sa propre discipline, souvent génératrice de quantités de déchets.
Se saisir de ces questions en tant que designer ne prendrait sens qu'en accédant à une vision systémique de ces problématiques ayant détaché les acteurs de leurs environnements.
Comment le designer peut-il aider les citoyens à accéder à une vision holistique de leur lieu de vie dans le but d'accepter leur responsabilité vis-à-vis du déchet présent sur leur territoire ?
Cette recherche s'articule sous la forme d'une étude éco-systémique. La compréhension des enjeux d'abord, la mise en action des différents acteurs et la valorisation de ces pratiques écologiques dans un but de pérennisation.

LOT 13051501
EXP 04 2019

1. Entre imaginaires et méthodes d'actions

S'il y a bien deux entités qui ont joué un rôle prépondérant dans notre relation au déchet, ce sont le progrès et la modernité. L'idée de progrès se base sur une hégémonie de la vision rationaliste du monde et se construit progressivement sur un paradoxe immense, bâti sur une rationalité qui ne prend plus en compte les aspects physiques d'un monde fini.
Parce qu'il s'attache à extraire et détacher l'homme de son milieu, le progrès fonde une perception rationalisée de l'environnement, une vision infinie de la nature et de ses ressources. Dans son travail, l'anthropologue Philippe Descola définit le concept d'*ontologie naturaliste*. L'ontologie est le terme qui désigne la représentation du monde que chaque culture se construit, c'est son rapport au monde. L'ontologie naturaliste est l'ontologie de la modernité, liée à la construction d'un imaginaire• du progrès qui permet l'innovation mais a contribué à exclure la notion de cycle. Le déchet est rejeté de notre perception du réel, et acquiert, dans nos imaginaires, la place du rejeté, du sale, du contagieux, voire du "non-existant". Le déchet nous apparaît comme une menace, il semblerait nécessaire d'utiliser cet outil de narration qu'est l'imaginaire pour modifier notre perception du déchet.

Voir le déchet à travers les lunettes du Progrès

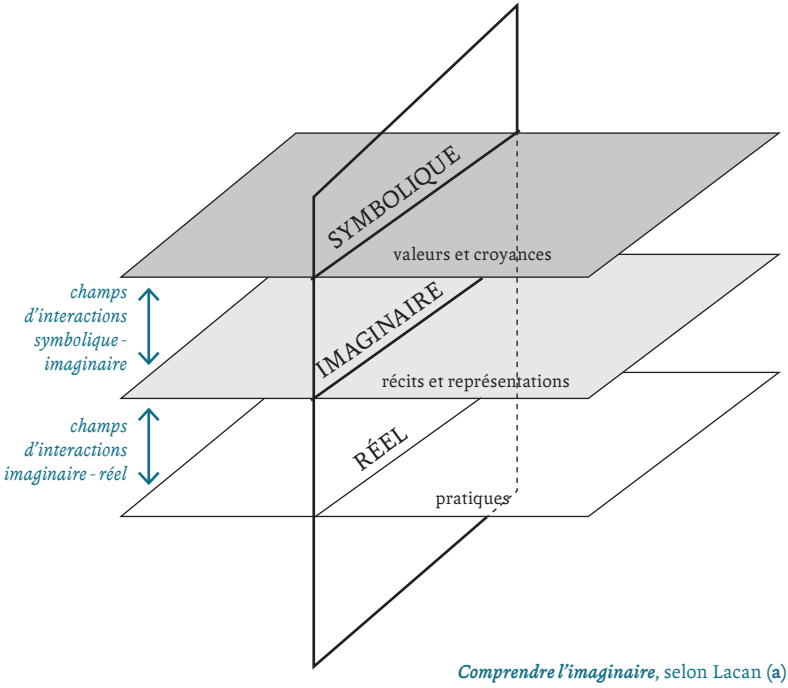
Tout d'abord, l'imaginaire, est ***«un langage fait de narrations, de récits et d'univers de formes et d'images dynamiques ayant une certaine cohérence».*** Les enseignants-chercheurs Pierre Musso et Jean-Jacques Wunenburger[1] définissent l'imaginaire comme se construisant sur une part de réel et de symbolique.
Pour le psychanaliste Jacques Lacan, l'imaginaire est la couche intermédiaire entre le symbolique et le réel.
Le réel regroupe les pratiques, le symbolique est un ensemble de valeurs et croyances avec lesquelles se projeter.
Selon les auteurs, l'imaginaire est l'ensemble de récits ou d'images mis en scène, regroupant les images qui sont des substitutions d'un réel absent, disparu ou inexistant et ouvrant un champ de représentation élargi de l'irréel. L'imaginaire informe et forme les objets et est inséparable des œuvres mentales ou matérielles qui en sont l'expression.
C'est l'imaginaire[2] qui guide toute création humaine, il en guide la forme, les valeurs transmises. Il encadre et s'alimente du contexte épistémologique d'une société à un moment précis.

1. *L'imagination mode d'emploi ? Une science de l'imaginaire au service de la créativité.* Jean-Jacques Wunenburger 2011

2. Le lecteur est invité à se référer au schéma (**a**) à la page 17.

Notre imaginaire contemporain est basé sur une *antiphysis*, qui met à distance l'homme et son environnement. C'est un imaginaire anthropocentré qui nous maintient dans ce cadre créatif où la nature est un ensemble de ressources à exploiter plus qu'un acteur. Ainsi, la construction d'imaginaires liés aux mythes du progrès et de la modernité a mené progressivement à un phénomène massif de désorientation et de désappropriation de notre monde, où nous perçevons notre milieu comme infini et fondamentalement séparé de nos habitudes de vie. Le progrès devient une croyance unidirectionnelle, une vocation au rassemblement et à la marche en avant, sans jamais se retourner[3].
Cette cristallisation des imaginaires irrationnels du progrès et de la modernité n'a donc pas été sans conséquences sur notre rapport à notre environnement, à nos objets et à nos déchets.
Nous sommes abreuvés d'objets qui deviennent peu à peu

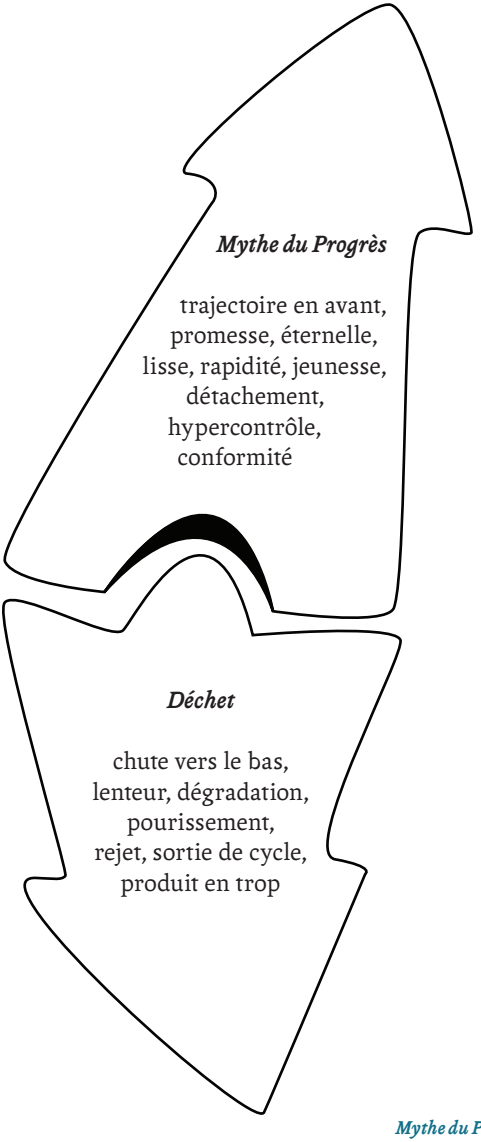
3. *Après le Progrès.* Pascal Chabot 2008



Comprendre l'imaginaire, selon Lacan (a) •
schéma issu de ***L'imaginaire industriel*** de Pierre Musso

déchets, qui deviennent nos restes. Et ces déchets sont devenus un tabou symbolique de la modernité au moment où se révèle son aporie. Le déchet apparaît véritablement au moment où l'on cherche à le faire disparaître. En effet, il connaît trois moments dans son histoire[4] : le temps pré-moderne, où le il n'existe pas, du moins on ne parle pas de choses abandonnées et la gestion des restes est entièrement manuelle. Ensuite, la période moderne où apparaît l'acception du déchet comme quantité de matière abandonnée, il doit alors être maîtrisé et éliminé de l'espace.

4. *Homo Detritus et l'idéal trompeur d'un monde sans restes*. Baptiste Monsaingeon 2017



Mythe du Progrès et déchet, (b) •

Il doit être exclu des espaces habités, et la gestion des déchets est séparée des processus de production, c'est alors que la normalisation de l'oubli des choses jetées mène à une banalisation de l'acte de mise au rebut. Vient enfin le moment de l'environnementalisation, où le déchet est au premier rang des politiques publiques et internationales.
Il devient un enjeu écologique global, et l'industrie du déchet a fait de la société du recyclage une promesse fédératrice. C'est cet effort de dénomination du déchet à son moment moderne qui a engendré tous ces systèmes de gestion mais surtout tous ces systèmes d'imaginaires et de perception du déchet, où il est une faille plus qu'une trace, une chose désappropriée plus qu'un objet.

5. Le lecteur est invité à se référer au schéma (**b**) à la page 18.

En effet, l'imaginaire de la modernité est une promesse du lisse, du jeune et de l'éternel[5]. C'est la promesse d'un monde sans aspérités ni défauts, la promesse d'un monde sans reste. Ce monde sans reste se traduit dans toute l'imagerie de notre société, allant du corps individuel, au groupe, au territoire. Seulement, la perspective d'un monde sans reste est profondément contradictoire et impossible, car le reste est la marque d'un organisme vivant, d'un organisme habitant un espace. Le reste ou le déchet sont les marqueurs archéologiques de l'invention du «chez-soi» car repoussés à l'extérieur du foyer, ils sont la trace de la présence de l'homme. C'est dans cette déportation vers les confins, vers le «hors-de», que le déchet est progressivement devenu un objet de désappropriation. Cependant, l'imaginaire de la modernité n'accepte pas l'imperfection, n'accepte pas le non-contrôlé. Et il semblerait que nous non plus, n'acceptions plus les déchets, quels qu'ils soient. Cet imaginaire génère du déni quant à notre propre condition humaine comme à nos modèles de vie et de consommation. Nous faisons preuve de déni concernant le contenu de nos sacs poubelle, que nous choisissons d'évacuer, de reléguer définitivement. Ils ne nous appartiennent plus, ils sont enfouis sous terre, incinérés ou envoyés dans l'espace, quoiqu'il arrive hors de la vue.

Nos déchets ne nous appartiennent plus mais nous n'avons jamais colonisé autant d'espace qu'avec ces restes. On ne veut pas les voir, et pourtant ils n'auront jamais été aussi présents.

Observez partout dans votre environnement la poubelle, en tant qu'objet d'abord puis dans sa façon d'être intégrée à l'espace domestique et l'espace public. Force est de constater que la poubelle est un objet triste et déconsidéré. Souvent cachés sous nos éviers ou derrière des palissades, la poubelle et le conteneur sont des objets dont nous avons honte, que nous voulons dissimuler. Pourtant quoi de plus banal que de jeter ses déchets et avoir un lieu pour les stocker ? Aujourd'hui, la conception de tels objets, que l'on n'a plus besoin de toucher, avec une barrière forte entre nous et le déchet, nous éloigne d'un rapport direct à nos détritus et efface notre responsabilité envers eux. Attention, tout contact avec votre poubelle ou son contenu pourrait vous contaminer et vous transformer à votre tour en déchet !
Car dans nos poubelles coexistent déchets naturels et déchets artificiels, eux issus de la technosphère. Le déchet artificiel est un «déchet fatal», dont Alain Navarro[6], enseignant-chercheur, dresse les six composantes de sa matérialité : des composantes biologiques, chimiques, technologiques, environnementales, économiques et à risques. Le déchet en devient le lieu de l'instabilité, de la contamination, il est immaîtrisable, imprévisible, c'est le surgissement de l'immonde qui symbolise la déviance et le dévoiement de l'illusion rêvée de la modernité. Il devient alors ce symbole de l'incapacité des industries et de nos sociétés à gérer une telle sortie du cycle, une telle quantité de matière déchue. La poubelle est une frontière entre nous et le monde détritique. Avec sa fonction de barrière, nous lui avons donné une autre fonction ; celle de générateur d'oubli. Cet objet opaque, qui s'ouvre puis se referme, qui invisibilise son contenu dont nous sommes les producteurs, est un véritable trou noir. C'est un objet qui nous permet d'oublier nos détritus et de nous en détacher.
Si en 1884, Eugène Poubelle ordonne le dépôt des déchets dans

6. *Le déchet fatal.* Alain Navarro in. *Le déchet, le rebut, le rien.* sous la direction de Jean-Claude Beaune 1999

des récipients spéciaux munis d'un couvercle pour déposer les ordures ménagères devant les portes, c'est afin qu'elles ne soient plus éparpillées dans la rue avant d'être ramassées par les services municipaux. Au-delà d'être une véritable solution à la pauvre hygiène de Paris à cette époque, l'invention de cet objet a renforcé cette déresponsabilisation des ordures, menant aujourd'hui à une absence de questionnement de la part des consommateurs au regard de leur production de déchets. Là intervient la notion d'imaginaire, où par exemple, l'imaginaire du compost (nouveau cycle de vie, promesse d'un nouveau matériau utilisable, cycle d'actions vertueux) est le franc opposé de l'imaginaire de la poubelle (rebuts inutilisables, ce qui reste après nous, signe d'une consommation toujours plus grandissante).
C'est au final dans la construction de ces imaginaires que nous nous sommes retrouvés dans un phénomène global de désorientation et de désappropriation de notre monde. Nos objets et nos environnements ne nous appartiennent plus, ou du moins nous ne leur appartenons plus. Et cette désappropriation certaine mène progressivement à une perte de sens qui montre la nécessité de composer avec les fausses promesses de la modernité. Alors, est-il possible de faire incarner autre chose aux outils détritiques ? Le designer peut-il aider cette reconversion ? Si nos outils, nos gestes, notre vocabulaire et nos systèmes d'organisation sont révélateurs de notre rapport aux déchets, il nous faut questionner nos habitudes pour assumer cette question et lui donner une nature objective. Le designer peut justement interroger ce processus et bousculer ces schémas de pensée pour aider à débloquer un nouvel imaginaire du reste. Changer le vocabulaire, modifier les gestes et les outils, faire évoluer les systèmes d'organisation, sont un ensemble d'axes à questionner pour envisager la phase amont d'une action systémique.

Seulement, notre relation à nos déchets n'est pas la seule problématique contemporaine liée à notre déresponsabilisation envers notre monde. Dans le contexte de notre vision

progressiste, l'anthropologue et sociologue Bruno Latour explique qu'il n'existe plus de Terre correspondant à la promesse d'un monde global, d'un monde s'arrachant au sol et accédant à une vision extérieure des choses. Ce phénomène aura rendu deux mouvements contradictoires : s'attacher à un sol et se mondialiser, causant une profonde désorientation spatiale, temporelle et active. Ce phénomène de désorientation s'appliquera aussi bien à nos objets, comme nous l'avons vu précédemment, qu'à nos territoires. **Et si nous avons une relation désorientée et désengagée à nos déchets, nos objets et nos territoires, il semble possible d'établir des liens entre ces relations complexes.**

Territoires et déchets, une relation matérielle

Tous ces éléments que sont territoires, objets et déchets, composants de nos environnements, sont aujourd'hui en rupture totale avec nos habitudes de vie. Avec la mondialisation, nous ne sommes plus ancrés dans notre environnement, nous n'avons plus d'attaches aux éléments qui le composent et nous permettent de saisir notre monde. Cette superficialisation de notre relation au monde aboutit à une perte de sens globale, où toutes les notions de collectif, de territoire et d'objets disparaissent au profit de la modernité. Avoir orienté notre trajectoire sociétale vers l'unique voie du progrès a provoqué un abandon de ces entités qui nous permettaient d'avoir une relation directe avec notre environnement.
Et cette relation au monde passe directement par la question de l'appropriation, ou de la désappropriation. La notion d'appropriation est définie par l'action d'adapter, de rendre propre à un usage, à une destination mais renvoie également à l'action de s'approprier[•] une chose, d'en faire sa propriété. L'appropriation est liée à l'adaptation et à l'attribution.
Par ailleurs, la dialectique appropriation-désappropriation est sous-tendue par la notion de propriété, qui rappelle une possession mais aussi une appartenance[•].

Poubelle de cuisine, © Oranne Et-Tata •

BANQUE POPULAIRE
BANQUE POPULAIRE
ordures ménagères

Espace poubelle
Notre relation au déchet, puis à au réceptacle qui le reçoit est un signe important concernant notre rapport à cet espace si particulier. Seulement, notre considération à l'égard du déchet (qui n'est pas la même en fonction des possibilités de recyclage) à l'intérieur de notre espace domestique déteint sur notre espace public. Dans nos maisons comme dans nos villes, les déchets sont « emboîtés », bien séparés de nos sens par une barrière plastique ou métallique. Ainsi, notre « territoire privé » et notre « territoire public » sont liés dans la manière dont nous traitons nos déchets.
Alors, comment explorer ces liens déchet-territoire pour une responsabilisation de nos pratiques écologiques ?

7. *Le Mal Propre Polluer pour s'approprier ?* Michel Serres 2008

Sur cette notion de propriété, le philosophe Michel Serres[7] écrit : ***«En ce commencement, je clarifie donc le sens de quelques-uns de ces termes qui expriment la propriété. Voici : le verbe avoir a la même origine, latine, qu'habiter. Du fond des siècles, nos langues se font l'écho du rapport profond entre la niche et l'appropriation, entre le séjour et la possession : j'habite, donc j'ai.»***. Ainsi, nos possessions sont en fait les vecteurs de nos modes d'habitation et d'appropriation de l'espace.

La plus grande entité avec laquelle il semble important de se reconnecter est celle du territoire. Le territoire désigne une étendue de surface terrestre sur laquelle vit un groupe humain, c'est souvent une étendue sur laquelle s'exerce une autorité ou une juridiction. Notre territorialité, le rapport que nous entretenons avec notre territoire, définit notre occupation du lieu. Cependant, nos liens avec nos territoires et avec notre sol se sont effrités lors de la fuite en avant vers la modernité.

8. *Où atterrir ? Comment s'orienter en politique.* Bruno Latour 2017

Dans son essai[8], l'objectif de Bruno Latour est de montrer que pour pallier cette perte de liens, il est nécessaire de s'orienter. Cette perte de liens et d'attachement•, aussi bien spatiale que temporelle, se retrouve dans une double attirance vers deux attracteurs : le *Local* et le *Global*. Aller du Local au Global s'est effectué via un phénomène de modernisation qui a produit deux mouvements contradictoires : s'attacher à un sol et se mondialiser. ***«C'est une question d'attachement, de mode de vie, qu'on est en train de nous arracher, de sol, de propriété qui cèdent sous nos pas [...].»*** Ce phénomène de désagrégation du sol et donc de désorientation spatiale montre la présence d'un manque universel d'espace à partager et de sol à habiter. Nous sommes privés de notre sol, il nous est arraché par l'utopie de la mondialisation et de la modernité.

Seulement, ***«Appartenir à un sol, vouloir y rester, maintenir le soin d'une terre, s'y attacher, n'est devenu "réac", [...], que par contraste avec la fuite en avant imposée par la modernisation. Si l'on cesse de fuir, à quoi ressemble le désir d'attachement ?».*** Toujours dans cette opposition et cette rupture entre le Local et le Global,

le désir d'attachement se retrouve exacerbé. S'impose alors une nécessité d'appartenance à un sol, à un *topos*. Qu'est-ce que le désir d'attachement dans un contexte de fuite en avant vers la modernisation ?
Le designer pourrait alors intervenir dans la constitution du réseau qui viserait à se réapproprier nos déchets, nos terrains de vie et notre identité locale.
«L'ancrage dans un territoire engendre de puissants sentiments d'appartenance et d'identité, un attachement intime.»[9] Le retour à la Terre (figure du *Terrestre* invoquée notamment par Bruno Latour) invoque une repolitisation de l'appartenance à un sol. Cette appartenance à un sol est aujourd'hui nécessaire pour retisser un réseau de liens collectifs, ce réseau est nécessaire pour une mise en mouvement. Ce réancrage collectif dans un sol, dans un territoire, engendre un sentiment global d'appartenance, et cette réflexion sur l'ancrage montre aujourd'hui la nécessité de recréer et reconstruire tout un réseau de liens pour pouvoir vivre ensemble et faire territoire.

9. ibid.

Seulement, ce phénomène de détachement du territoire a été provoqué par notre détachement des choses qui composent notre territoire. Se rattacher à nos objets nous permettrait alors de retisser un lien avec nos territoires et, par la suite, d'y intégrer la question du déchet pour retrouver un rapport positif avec ces entités.
Si l'objet est subjectivation du monde, les artefacts que nous produisons ont pour vocation d'être durables. Ils stabilisent l'existence individuelle et collective.
La philosophe Hannah Arendt[10] explique que ***«les objets ont pour fonction de stabiliser la vie humaine, et - [...] - leur objectivité tient au fait que les hommes, en dépit de leur nature changeante, peuvent recouvrer leur identité dans leurs rapports avec la même chaise, la même table. En d'autres termes, à la subjectivité des hommes s'oppose l'objectivité du monde fait de main d'homme [...].»*** Nos rapports à nos objets sont donc prépondérants dans notre complicité au monde. D'où la nécessité de rétablir des liens valables avec nos objets, dans leur dimension objective

10. *Condition de l'homme moderne.* Hannah Arendt 1958

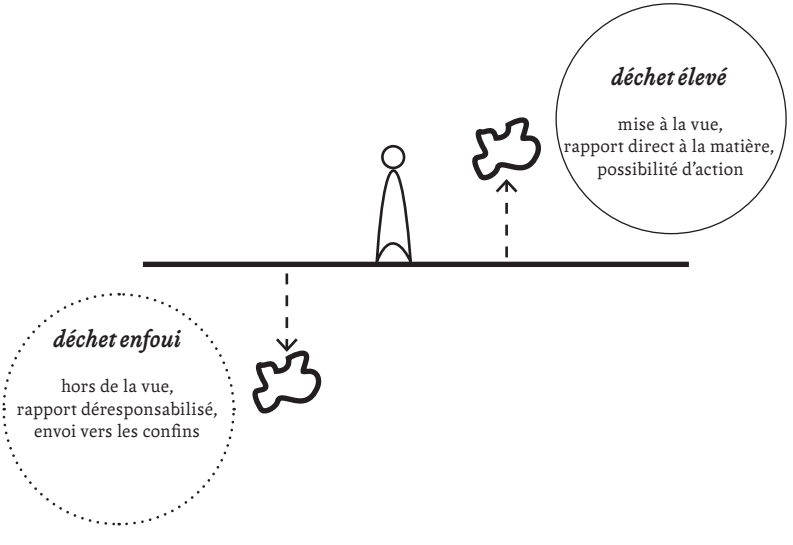
et stabilisante de l'existence, où ces liens permettront de créer un sentiment d'attachement global, non seulement à nos territoires, mais aussi avec nos objets.
Mais les déchets, eux, ne semblent plus répondre à leur fonction première d'objectivation. Les déchets ne sont pas pensés pour durer, ils en sont relégués hors de toute interaction humaine. Cyrille Harpet[11], enseignant-chercheur, étudie l'exclusion du déchet de nos schémas de consommation : ***«D'un "à soi", l'objet devient un "sans-soi", un "non à soi", sinon un "malgré soi", enfin un "contre-soi" : il est exclu de la sphère d'appropriation et ne participe plus à la définition intrinsèque de l'intégrité d'un corpus, d'un domus.»*** Si l'objet n'appartient plus au *corpus* ni au *domus* - et donc se détache complètement de l'environnement de l'usager, l'objet devient déchet, il devient chute, il choit de ce qui nous représente et de ce que l'on possède. Notre relation au déchet est alors externalisée, où l'objet ne nous appartient plus et n'est plus digne d'exister dans nos environnements intimes. Alors que paradoxalement, nos déchets durent. Ce sont des méta-objets, des objets qui survivent aux objets. En ce sens, les déchets sont durables et cristallisent notre relation au monde où éparpiller ses restes stabilise notre occupation du lieu.
En un sens, ils objectivisent notre rapport au monde. Car selon Cyrille Harpet, ***«C'est donc en termes de 'territoires' et d'espaces de vie que sont qualifiés les déchets et non par rapport à la matière elle-même.»***[12], alors la perception de la matière du déchet dépend de sa situation géographique. Les déchets deviennent des outils permettant la compréhension et la lecture du territoire où la spatialisation du déchet en fonction de son environnement révèle les schémas d'occupation du terrain. Les décharges des villes, les déchetteries sauvages ou même nos poubelles marquent l'appropriation de la nature environnant les cités par les collectivités. La pollution est la conséquence d'une volonté primaire de s'approprier l'espace et d'affirmer son soi. C'est par là que Michel Serres étudie l'acte de polluer pour s'approprier, la spatialisation des ordures nous permet clairement de comprendre les volontés d'appropriation

11. *Du déchet : Philosophie des immondices.* Cyrille Harpet 1998

12. ibid.

• ***La spatialisation du déchet révélatrice de l'occupation de l'espace public,***
©Charlotte Andre

À Eindhoven (Pays-Bas), et plus précisément à l'extérieur du VanAbbe Museum, existe un lampadaire sur lequel les tickets d'entrée du musée sont collés les uns sur les autres.
Cette situation montre clairement le lien du déchet au territoire et l'existence de ce lien par la spatialisation du déchet. Coller son ticket de musée sur un lampadaire, c'est montrer sa présence sur le lieu et montrer son occupation.



Déchet enfoui et déchet surélevé, (c) •

d'un espace public. Ainsi, le lien entre les entités de déchet et territoire se fait par l'implantation typologique, spatiale et géographique du déchet sur le sol. Le déchet figure sa place dans l'espace public, il est relié à son espace d'abandon et les deux entités se connectent par le vecteur du sol, vecteur de la spatialité et de la matérialité.

C'est notre relation aux déchets qui devient alors le symbole de ce phénomène global de désappropriation, où nous n'appartenons plus à notre environnement et où nos objets ne nous appartiennent plus à la seconde où ils sont abandonnés. Alors que nous sommes dépendants de toutes ces entités composant notre monde, c'est bien notre relation au déchet qui prouve le dévoiement de ce réseau de liens qui existait mais qui est aujourd'hui en perdition.
Et ce phénomène de désappropriation a pour conséquence un rapport au monde très superficiel, qui mène progressivement à une perte d'identité et de liens à notre environnement.
Nous menons une existence externalisée, où nous établissons des liens fragiles avec ce qui compose notre monde. Seulement, ces éléments sont nécessaires pour retrouver une relation ancrée avec notre environnement, se détacher de cette globalisation qui nous mène à une perte de sens et changer de regard sur ce avec quoi nous faisons monde.
Le designer pourrait alors explorer les zones de porosité entre le déchet et l'endroit où il se trouve, entre le déchet et celui qui l'abandonne, entre le déchet et les gestes qui le transforment en lui-même. Il s'agirait de s'intégrer et de trouver une place dans tout un processus d'actions, de gestes et de considérations qui ont amené à une perception ultra-négative du déchet.
Le design doit se montrer subversif en opérant des basculements importants qui provoqueront des réactions et des changements de comportement à l'égard de ces méta-objets qui restent une simple trace de notre appropriation de l'espace et de nos modes de vie. **Si habituellement le déchet est enfoui ou disparaît[13], l'élever à portée de vue, le faire accéder au toucher seraient des premiers moyens de faire basculer ces**

13. Le lecteur est invité à se référer au schéma (c) à la page 28.

vieux schémas de perception et retrouver un rapport direct et sensoriel avec le déchet, pour ensuite mettre en place des outils de saisissement identitaire collectif et territorial.

Dans cette optique d'une «re-sensorialisation» pour retrouver un lien fort au territoire et au déchet, la designer anglaise Ellie Birkhead recycle divers déchets présents dans sa région, de manière à les transformer en ressources. Elle confectionne des briques non cuites à partir de cheveux, de fumier, de bouteilles en verre, de laine, de cendres de paille ou encore de graines usées provenant d'une brasserie environnante. Pour son projet *Building The Local*, Ellie Birkhead ne trouve ses matériaux que dans les commerces ou les fermes de la région, et s'appuie sur l'artisanat local et les industries traditionnelles pour concevoir ses briques. Ainsi, elle les fabrique dans la dernière briqueterie de la région de Chiltern Hills, dans le sud-est de l'Angleterre. *Building The Local* est une réaction et une réflexion sur la menace de la mondialisation omniprésente. Le projet considère la fabrication locale comme un élément essentiel de l'identité culturelle et du sentiment d'appartenance. Elle explore les valeurs - esthétique, sociale, écologique et financière - ancrées dans les industries artisanales et leurs inter-relations. Ces thèmes se manifestent dans l'art de la fabrication des briques, l'une des victimes de la désindustrialisation dans les collines de Chiltern. En travaillant avec le dernier briquetier de la région, la designer a introduit les déchets provenant des industries voisines dans le processus de fabrication de briques. Le projet vise à améliorer la matérialité de la brique traditionnelle grâce à de nouvelles connexions industrielles, dans le but de reconstruire l'écosystème en voie de disparition de la fabrication locale. Ici le déchet est une ressource entièrement locale, qui est produite et revalorisée dans un circuit court. Le détritus permet de reconnecter les acteurs, les savoir-faire et les différents lieux du territoire en un objet représentatif : la brique. Le designer se saisit du rebut comme outil de reconnexion au territoire et à tout ce qui le compose.

• ***Building The Local,*** Ellie Birkhead, 2018 ©D.R.

L'objet catalyseur généré permet de représenter ce processus et la création de ces nouveaux liens. Ainsi, le déchet devient un objet de lien, et sa reconversion dans un univers artisanal le réinsère dans un cycle vertueux. Cette réflexion sur le pouvoir du processus local doit être prise en compte à l'heure de la désappropriation et de la déterritorialisation. **Recréer du lien avec le déchet est possible dans la singularisation de chacune des étapes de projet, où le déchet doit trouver son adaptation à un contexte pour pouvoir être mieux assumé et pouvoir accéder à de nouveaux schémas de production.**

Connaître et reconnaître ses déchets

C'est pour pallier et contrer ces systèmes de perception négatifs qui nous ont menés à une relation superficielle avec notre monde qu'il est aujourd'hui nécessaire de chambouler ces mêmes systèmes pour modifier la trajectoire de notre société. Ces récits qui ont conditionné notre manière de faire monde doivent être perturbés par de nouveaux récits qui nous mettraient en mouvement vers un saisissement du déchet. Il s'agit de faire avec le caractère inéluctable de la production de déchets et faire avec la prolifération de ces restes, menacent l'habitabilité du monde. Et faire avec nécessite de faire un pas de côté. Et pour faire un pas de côté, retisser un réseau entre les entités de l'individu, du groupe, du territoire, des objets et des déchets semblerait être un moyen de pallier cette désappropriation massive et se mettre en mouvement, saisir à pleines mains ces connexions qui se sont perdues.

Si le déchet devient un outil de lecture et de compréhension du terrain de vie par l'établissement d'un lien entre leurs matérialités, est-il possible de refonder un imaginaire du territoire en y intégrant la part devenue sombre que représente le déchet ? Il nous faut alors réfléchir aux moyens d'intégrer ce déchet dans nos territoires, ou du moins d'en assumer les liens. André Corboz, historien d'architecture et d'urbanisme[14],

14. *Le territoire comme palimpseste, et autres essais.* André Corboz 2001

établit le rapport habité/habitant qui réside dans la nécessité d'un imaginaire du territoire. ***«Cette nécessité d'un rapport collectif vécu entre une surface topographique et la population établie [...] permet de conclure qu'il n'y a pas de territoire sans imaginaire du territoire.»*** Cet imaginaire permet la perception du lieu, où le territoire est tout autant un sujet de réaménagement qu'un être vivant personnifié ou animalisé. Il s'agit de faire coïncider un personnage, un animal ou une figure qui exprimerait le caractère du territoire, et donc l'imaginaire associé.
Par ailleurs, le géographe Michel Lussault[15] aborde lui aussi l'importance des idéologies et imaginaires territoriaux (le sentiment des individus d'être inscrits dans ce territoire de référence, la cristallisations des identités territoriales et la constitution d'emblèmes territoriaux). Le territoire est un espace de projet et d'intervention des acteurs spatiaux.
«Un territoire s'impose alors comme une aire délimitée affectée d'une idéologie territoriale qui attribue à une portion d'espace un statut de territoire [...].»[16] Dans ce même essai, l'auteur étudie également le concept d'*identité spatiale.* L'identité spatiale est un ensemble de valeurs fixées sur un espace. Elle exprime une logique de séparation, de distinction, de classification, de discrimination d'entités signifiantes. L'identité d'un espace est construite, inventée collectivement par les acteurs d'une société, et elle permet de mener à bien le découpage spatial et la spécification d'espaces singuliers. Le discours identitaire est une allégorie de l'espace, où les identités des lieux et territoires sont de puissants modèles spatiaux de référence et appartenance. Et s'approprier un terrain passe par les relations que nous entretenons avec ce qui se trouve sur ce terrain, quels que soient ces objets.
Nos déchets sont des objets qui jonchent nos terrains de vie, ils l'occupent, ou plutôt nous occupons le terrain par la présence de nos déchets.

15. *L'homme spatial La construction sociale de l'espace humain* Michel Lussault 2007

16. ibid.

Alors, là où le territoire et l'identité du territoire apparaissent comme de potentiels leviers d'actions, comment le designer peut-il pousser les acteurs vers cette responsabilisation et vers des gestes et pratiques écologiques ? Et si notre culture industrielle

PET Lamp, Alvaro Catalan de Ocon, 2011 ©D.R. •

globale n'a pas été capable d'assumer sa production de déchets, l'échelle de la culture territoriale pourrait-elle le supporter ? L'intégration• du déchet dans une culture locale et territoriale semblerait être un outil efficace à son appropriation et à la réappropriation du territoire et d'une identité. Dans son projet *PET Lamp*, le designer espagnol Alvaro Catalan de Ocon aborde la question du déchet mondialisé et de la culture locale.
Ce projet a été réalisé et développé dans plusieurs continents et pays, où des communautés s'approprient la problématique du déchet mondialisé. Ce projet s'illustre par la mise en œuvre et la manipulation du déchet de bouteilles PET en lampe, mais surtout en utilisant les techniques culturelles et traditionnelles de la vannerie. Le déchet mondialisé est l'inverse du déchet localisé, c'est un déchet intraçable, qui n'appartient à aucune culture sinon la culture mondiale de l'industrie et du progrès. Le déchet mondialisé c'est un déchet subi, un déchet générique que l'on peut trouver partout et qu'il convient de relier à un contexte culturel local, pour mieux s'en saisir.
Dans le projet *PET Lamp*, ce déchet devenu mondialisé qu'est la bouteille PET pose aujourd'hui le problème de sa réutilisation. Intraçable, il questionne notre capacité

à l'intégrer à nos cultures et savoir-faire locaux pour déclencher une sensibilité locale à cet enjeu global. Le projet s'est donc implanté dans différents pays et endroits du globe (Japon, Colombie, Éthiopie, Chili et Australie) pour étudier l'intégration du déchet de bouteilles PET à une technique ancestrale de vannerie, pour ainsi étudier comment les spécificités de chaque culture vont transparaître à partir de la combinaison de deux éléments (déchet et technique) qui seront communs à chaque lieu d'implantation. L'aspect le plus important de ce projet est l'appropriation culturelle rendue possible par la mise en réseau, où la méthode de conception rend visibles les codes symboliques, colorés et traditionnels des cultures qui s'emparent du projet. Cela montre son potentiel d'adaptation au contexte dans cette mise en œuvre technique accessible et relativement simple, qui permettrait à tout groupe d'utiliser ses techniques traditionnelles de tissage pour se saisir de la problématique des déchets sur son territoire. Ainsi, leur intégration aux sphères culturelles et artisanales d'une communauté permettrait d'en adapter concrètement la gestion et la réutilisation en fonction de la culture réceptrice. De surcroît, ce genre de projets révèle la nécessité de réorienter notre perception du déchet dans une vision plus neutre, pour l'accepter* et en prendre la responsabilité*. **Alors comment le design peut-il opérer et faciliter des basculements dans les pensées et imaginaires pour pousser les acteurs à l'action ?** Ces projets en design et leur communication participent à bousculer les imaginaires péjoratifs liés à la question du déchet.

PET Lamp, Alvaro Catalan de Ocon, 2011 ©D.R. •

Dans le même ordre d'idées, le studio Swine dévéloppe au Brésil le projet *Can City*, qui est une collection d'objets en aluminium fabriqués à partir de déchets dans les rues de São Paulo.
Une fonderie mobile a été créée à partir de matériaux de récupération pour fondre des canettes d'aluminium en utilisant comme combustible de l'huile végétale usée collectée dans des lieux de restauration locaux. Les collecteurs de déchets, connus sous le nom de Catadores, fouillent les rues pour trouver des matériaux afin de créer des objets fournissant un portrait des rues. Ce portrait matériel de la ville étant composé par la quantité de détritus, le déchet devient lui aussi une part de l'identité du territoire. Ici, le lien entre la culture industrielle, qui a engendré la présence de déchets, et la culture territoriale, qui produit le vocabulaire formel de la collection, est établi via cette mise en forme singulière. Dans le cas de *Can City*, les designers profitent d'une poétisation du projet par le biais de photographies et de vidéos pour débloquer nos imaginaires, le faisant accéder à un nouveau registre formel et visuel.
Par le fait qu'il participe à «dresser le portrait de la ville», le déchet acquiert cette valeur de représentation, et la narration du processus global montre comment il peut intégrer un cycle d'actions vertueuses.
Studio Swine révèle ici la place des acteurs dans la fabrication de ces objets manifeste et dans leur environnement.
En intégrant un mode de fabrication artisanal et des acteurs locaux, le projet s'empare du déchet commun, mondialisé pour en faire un produit «relocalisé» et accessible. Il devient alors produit du territoire. C'est en créant des étapes, et surtout en les racontant, que le rapport négatif au déchet se neutralise, ainsi la narration presque poétique du processus fait en sorte que le détritus devienne un objet neutre, et qu'il est absolument possible de revaloriser. Ce genre de projets nous montre combien la communication du processus et sa mise en forme en design peuvent être décisives dans notre rapport au déchet, où le basculement de perceptions se fait par une mélioration des matières utilisées et de leurs étapes de production.

• *Can City,* Studio Swine , 2013 ©D.R.

Chaque acteur du processus doit être représenté pour montrer que le déchet est notre affaire à tous, et le designer doit alors penser la forme et la communication du «projet-déchet» pour inciter• à cette mise en action et pousser au basculement de nos systèmes de valeurs et de perceptions.

welkom / welcome
plattegrond / map
our future
in the
delta, the
delta of
EARTH-2018-2020 THE MISSING LINK
Exhibition Guide
Spring
Summer
2018
THE DUTCH
WEEDBURGER
I amsterdam
city map

2.
« Citoyens, trier vos déchets devient engageant ! »

Si l'objectif de cette recherche apparaît comme étant une tentative de basculer la valeur négative que nous accordons au déchet, il convient ici d'étudier les liens entre la notion de valeur et celle de déchet. Le désaisissement spatial et temporel du déchet a fait de ce dernier une matière dévalorisée, et le geste de rejet représente le moment et le lieu de basculement de la valeur. Si l'objet que l'on tenait possédait une quelconque valeur, celle-ci se convertit automatiquement au moment où il choit et quitte l'espace de considération de l'individu.
En effet, le philosophe François Dagognet[17] explique que la valeur de toute chose réside dans sa forme, la matière quant à elle reste entachée de suspicion. Le contact avec cette matière est source de dévoiement et de dégradation. Le déchet représente donc l'envers de la valeur, l'envers d'une chose qu'on peut toucher, saisir et donc valoriser. Apparaît le reste, qui fait partie de la catégorie de matière qui résiste, qui devient vestige et trace de l'histoire d'un objet et de l'enchaînement de geste qui l'a transformé en déchet-reste. Le reste est *reste-déchet* qui a perdu son utilité, ou le *reste-réserve* qui est ce que l'on met de côté pour mieux le conserver. Dans tous les cas, le reste est quantité de méta-matière qui s'extrait de l'usage. Le reste est la trace, le signe de notre existence. Il est possible de lui restituer une valeur historique et identitaire, mais aussi sa valeur d'estime. Et même si la valeur d'usage ou d'échange monétaire disparaît dans le processus de décomposition, le reste pourrait basculer dans son système de valeurs pour devenir un élément qu'il est souhaitable de s'approprier. Le déchet est lui aussi capable de signifier des habitudes de consommation et des schémas d'occupation d'un espace. Il serait un reste comme un autre, mais hors d'usage et dont le potentiel de reconversion est à questionner.

17. *Des détritus, des déchets, de l'abject. Une philosophie écologique.* François Dagognet 1997

Vers un rapport engagé et connecté à la matière

S'il est vrai que nous avons aujourd'hui une relation si peu physique, directe et matérielle à notre monde, c'est justement cette première entrée qui pourrait être utilisée par le designer. Le design peut se saisir des caractéristiques primaires indéniables des déchets et des territoires (leurs propriétés plastiques, historiques, matérielles, sensibles, etc.) pour explorer les liens et interactions entre chaque acteur-entité. Pour se diriger vers une réorientation de notre rapport au monde, Bruno Latour[18] explore un nouvel « attracteur politique » : le *Terrestre*, qui prouve la nécessité d'appartenance à un sol. Le *Terrestre* amène alors à une occupation du sol, à une «prise de terre». L'auteur invite dans cet essai à considérer une autre appellation du territoire, qui deviendrait le «terrain de vie». Il devient alors prépondérant de prendre en compte la nouvelle matérialité qu'impose le *Terrestre*. Ce nouvel attracteur-politique se saisit des choses vues de près, intérieures aux collectifs et sensibles à l'action des hommes, où l'on distingue alors la Terre de l'extérieur et la Terre de l'intérieur. Cette formulation permet de saisir l'importance de la matérialité du nouvel attracteur-politique qu'est le *Terrestre*, et permet de comprendre le besoin d'appartenance à un sol. Le *Terrestre* invite à l'action intérieure, à se saisir et dessiner ses terrains de vie.

18. *op. cit.*

«Le sol, en ce sens, est inappropriable. On lui appartient, il n'appartient à personne. [...] Le sol permet de s'attacher ; le monde de se détacher. L'attachement permet de sortir de l'illusion d'un Grand Dehors ; le détachement permet de sortir de l'illusion des frontières.» Ici, Bruno Latour explique que l'attracteur *Terrestre* conjoint les figures opposées du sol et du monde[19] que la mondialisation avait rendues contradictoires. Du sol, le *Terrestre* récupère la matérialité, l'hétérogénéité, l'épaisseur, les strates et la complexité du sol-support. On appartient au sol, il permet de s'attacher. C'est cette matérialité du *Terrestre* et de son sol à laquelle il est nécessaire de s'attacher pour retrouver un rapport sensible au monde. Une première

19. Du monde, le *Terrestre* reprend les formes d'existences qui ne se limitent pas aux frontières, il récupère la possibilité de se détacher.

The Trash Book, Fernanda Scarafia, 2017 ©D.R. •

connexion à la matérialité de notre sol serait un moyen de se saisir des matérialités des autres entités.

The Trash Book est un projet éditorial qui cherche à ouvrir un dialogue et à être une radiographie des particularités des différentes sociétés du monde. Créé par Fernanda Scarafia, le projet a pour but d'observer les façons de vivre dans les villes et la façon dont nous explorons ces territoires, en mettant l'accent sur les particularités de chaque communauté urbaine autour du monde. À New York, le premier exemplaire a été créé à partir des ordures de différents quartiers de la ville et relié avec des matériaux de récupération trouvés dans la rue. Cet ouvrage semble aussi être un moyen pour nous de comprendre en quoi la présence du déchet est révélatrice de nos actions sur un territoire. Si c'est un lieu de consommation, un lieu de culture, un lieu de passage ou d'arrêt, les déchets se trouvant sur le territoire ne sont pas

• ***The Trash Book,*** Fernanda Scarafia, 2017 ©D.R.

similaires, ils apparaissent comme un indicateur contemporain de nos habitudes. De plus, en s'inspirant du carnet de voyages, le déchet est romancisé et dresse le portrait d'un territoire, ses spécificités, son paysage détritique. Cette mise en forme permet de garder une trace de sa présence, et en le faisant accéder au vocabulaire du livre (lui souvent objet de valeur et de culture), l'objet éditorial veut provoquer un dialogue quant à notre rapport au déchet. *The Trash Book* entraîne des réactions quant au lien matériel indéniable entre nos déchets et le lieu où on les trouve, dans la mesure où les déchets composant l'objet ont été trouvés au sol. Ainsi, le premier lien à établir entre déchet et territoire passe par leurs matérialités.

Dans cette optique de recherche de la matérialité du territoire, l'architecte et historien André Corboz[20] explore la perception et la représentation du territoire (ou maintenant, du terrain de vie) qui ont longtemps été abstraites. L'auteur étudie comment l'homme a conféré une plasticité* et une matérialité au territoire. André Corboz montre en effet que le territoire est un espace sans cesse remodelé, il se modifie spontanément par l'évolution de la nature, mais aussi par les interventions humaines. Cet essai éclaire particulièrement cette matérialité que nous lui conférons, tant physiquement que conceptuellement. Il se crée de nouvelles lectures et de nouvelles compréhensions du sol via sa réalité matérielle, ses frontières, ses parties, son contour et ses matières. L'entité du terrain de vie ne peut pas être perçue comme une unité, tant il est une composition de fragments, de perceptions et de constructions. Cette composition est aussi bien historique, spatiale et physique que subjective et culturelle. Le lien entre la matérialité du sol et celle du déchet se retrouve dans les notions de condensation, d'accumulation et de strates. François Dagognet[21] étudie les territoires inédits de l'abject, des déchets, du rien dans le but de créer une nouvelle ontologie. En effet, son écrit nous pousse à questionner notre rapport aux choses et aux déchets, par une nouvelle interprétation de leur place dans la société. Et c'est par cette

20. *op. cit.*

21. *op. cit.*

étude de la matérialité aussi bien physique que philosophique qu'on en arrive à une nouvelle compréhension des objets, des déchets et des restes. La matérialité est ce qui définit nos objets, et par extension, ce qui définit notre rapport à eux. François Dagognet en établit alors une catégorisation[22] : les fragments et épaves, les déchets, les restes et les détritus. Par ailleurs, les processus d'enfouissement que les sociétés ont mis en place font en sorte, au final, que le déchet devienne une partie du territoire. Les déchets enfouis constituent des strates physiques du sol même. Le déchet est lui aussi condensation et vestige des activités humaines.

22. Le lecteur est invité à se référer au schéma (**d**) à la page 58.

Notre monde est matériel, et la matière, elle, est le support de notre passage et nous offre alors une forte connexion avec notre environnement. Les restes d'objets sont des vestiges (d'une utilisation, d'une appartenance, d'une fonction, etc...). Ils sont donc des fossiles, ou du moins des traces de notre passage et de nos actions. La conservation de ces restes serait alors un refus de l'oubli de leur histoire. S'ils sont des restes et des vestiges de nos pratiques, ils sont également une représentation de nous.
Les déchets (du moins les restes) représentent nos existences.
C'est dans son œuvre *Déjeuner sous l'herbe* que l'artiste Daniel Spoerri montre le lien étroit entre le déchet présent au sol et l'occupation du terrain par les usagers d'un lieu.
En 1983, l'artiste enfouit une œuvre-déjeuner. L'archéologie des déchets et des restes qui s'en suit mène à une compréhension de l'usage du terrain choisi, des évènements qui y ont eu lieu et des restes qui ont été parsemés (leurs usages, leurs typologies, leurs caractéristiques, etc.). Ici, un lien fort entre le terrain et le déchet est opéré : c'est un exemple concret du déchet qui devient composant du terrain, qui en devient une strate. Cela nous permet d'accéder à une nouvelle lecture du terrain de vie, qu'elle soit physique, sociologique ou politique. Si le déchet révèle les usages que nous faisons d'un lieu, il pourrait alors devenir un outil de réappropriation d'un terrain et d'une identité d'usager(s).

Déjeuner sous l'herbe, Daniel Spoerri, 1983 ©D.R. •

a.

b.

Déchet(s) et paysages(s) © D.R.

L'œuvre de Daniel Spoerri, qui est en soi une volonté de lier le déchet au sol, est à mettre en parallèle avec différents cas qui ne relèvent pas d'un projet artistique. De la butte du Jardin des Plantes de Paris, au Monte Testacio à Rome **(b)**, en passant par les *kokkenmoding* du Danemark et les terrils miniers en France **(a)**, les déchets sont liés à nos paysages et en forment parfois l'identité. Ils définissent les premiers modèles de gestion des déchers, le volume d'un territoire et ses particularités, les activités pratiquées, ainsi que les habitudes de consommation.
Ainsi, si nos déchets sont intimement connectés aux sols de nos territoires, quels seraient les outils à penser pour leur reconversion en une chose qu'il nous faut accepter ?

23. Michel Lussault *op. cit.*

«[...] les réalités spatiales construites sont toujours des hybrides de matières, de pratiques et d'idées.»[23]

C'est dans ces deux exemples que l'on comprend que nos rapports au sol et nos rapports aux déchets sont sous-tendus par une expérience de la matière. En effet, si les déchets sont capables de devenir une strate du terrain, alors leurs matérialités sont intimement connectées. Au final, les déchets-restes possèdent eux aussi une matérialité liée à leur forme, à leur histoire, à leur existence et leur consommation. Ils sont aujourd'hui les vestiges de notre culture industrielle et de nos nouveaux modes de consommation, ils sont le résultat d'une condensation. Et si nos déchets et nos sols sont liés dans l'expérience humaine de la matière, il semblerait opportun pour le designer d'explorer ces notions.

En se reliant au territoire et à la présence du déchet, la notion du paysage semble être pertinente à étudier. Le paysage est une construction culturelle, qui exprime un point de vue, il appartient au monde de la représentation et de l'identité territoriale. Ainsi, le déchet peut-il devenir composant d'un paysage ? Comment le designer peut-il passer par ce genre de construction pour orienter la perception négative du déchet vers une acceptation ? Dans cet objectif, il nous faut en tant que designers et citoyens étudier les potentielles échelles d'actions qui nous pousseraient vers une mise en action.

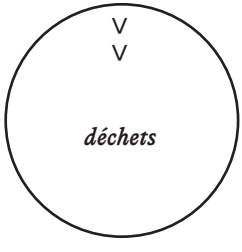
Et si le déchet faisait réellement partie de notre paysage ?
© Charlotte Andre

Cette étape de prospection plastique me permet de jouer avec les échelles pour ainsi créer de forts contrastes dans notre vision du déchet. En l'élevant à l'échelle du paysage, il disparaît en tant que tel et intègre les contours du territoire. Il s'agit de l'élever pour mieux le considérer, et de le placer là où il n'est pas censé être. C'est la possibilité de questionner notre acceptation du déchet dans l'espace public.

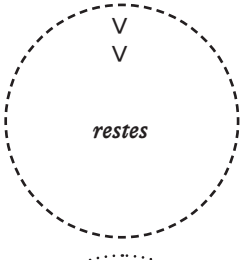
PUERTO GALLEGO
SARDINAS en aceite de girasol

Catégories détritiques

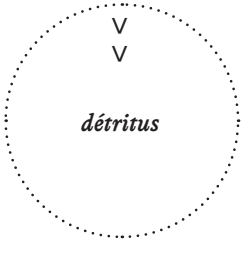
qui ont conservé des liens avec ce dont ils sont séparés, morceaux reconnaissables, vestiges.



qui sont des restes insignifiants, sans possibilités d'usage, impossible de reconnaître ce dont ils dérivent.



qui résistent, qui ne peuvent pas aller plus loin dans la suppression et qui sont la conséquence d'une dégradation.



dont l'inconsistance ne permet aucune reconnaissance possible

Combler le gouffre entre écogeste individuel et enjeu global

Si notre relation au déchet a tant été perturbée, c'est parce que notre éco-citoyenneté est promue par le « bien jeter », « je trie donc ça va ». Cette éco-citoyenneté se résume à une promesse qui déplace les enjeux politiques et économiques du déchet (et du reste) vers de simples questions morales. La politique des petits gestes a fait en sorte de redistribuer les responsabilités propres à l'action publique dans l'espace domestique, ce qui a mené progressivement à une dépolitisation de notre relation au déchet et à une neutralisation du potentiel subversif de ce qui reste. Au final, est-ce que mettre l'accent sur les petits gestes n'évacuerait pas la question des plus grands choix ? La politique des petits gestes a progressivement mené vers une moralisation de l'individu, qui devrait alors agir quasi-uniquement dans son cercle ultra-local. Certes l'échelle individuelle est aujourd'hui importante, car sans conscience individuelle, aucun levier d'action ne pourrait être exploité. Cette conscience individuelle s'impose, mais dorénavant il nous faut dépasser le stade moralisateur dans lequel nous sommes bloqués et qui nous a menés au stade d'aveuglement lorsque l'usager adopte «un bon comportement éco-citoyen».

En réalité, un déploiement massif de moyens (de communication, de mise au rebut, de transport et stockage des déchets) a fait en sorte que l'action ultra-locale et individuelle devienne le seul moyen pour répondre à une problématique planétaire. Il semblerait que l'homme ait achevé sa colonisation du globe avec ses déchets, et qu'il n'y ait plus un seul endroit sans restes. Derrière cette lutte globale engagée contre le déchet et le reste se cache la promesse et l'idéal d'une société immortelle qui parviendrait à maîtriser la mécanique détritique. Un monde sans restes, loin d'être un idéal, est inaccessible. Nul espace terrestre ne semble pouvoir se soustraire à la présence de l'homme : nous avons trop éparpillé nos restes.

Et dans l'objectif d'un «monde sans restes», l'échelle d'action mondiale a été la première invoquée. Derrière des sommets internationaux[24] de la gestion des déchets ou lors de sommets sur le développement durable, l'enjeu est de répondre globalement à une crise globale. Seulement, pour pouvoir répondre globalement, ne faut-il pas que les échelles locales soient aussi intégrées à la problématique ? Ainsi, basé sur ce questionnement, les politiques ont été directement dirigées vers les échelles ultra-locales que sont les individus, car l'échelle globale est bien trop étendue pour être perçue et utilisée comme échelle d'action. Nos politiques publiques ont échoué à rendre ce problème global saisissable par les macro-échelles, mais aussi par les micro-échelles. Ne s'être penché seulement sur les échelles globales et ultra-locales a au final provoqué un désengagement des acteurs, ne comprenant pas en quoi ils peuvent intervenir dans cet immense enjeu. Il nous faut alors repolitiser et réengager notre relation au reste par le biais d'autres échelles d'actions, qui nous permettront de mieux nous saisir de ce problème mondial.

24. Les sommets internationaux sont appelés *Waste and Climate International Summit.*

Entre le très local geste de mise au rebut et l'enjeu planétaire invoqué, comment se saisir du gouffre intermédiaire laissé dans l'ombre ?

Historiquement, il est possible de trouver des figures importantes qui ont forgé nos premières relations au reste, avec notamment celle du chiffonnier.
Les chiffonniers sont les premiers éboueurs qui se chargent des ordures ménagères sorties le soir par les foyers. Ils fouillent et trient les détritus en conservant le recyclable et le réparable. C'est à la campagne, là où tout se recycle, qu'apparaît le nom de chiffonnier, les chiffons étaient la seule matière abandonnée. Par ailleurs, le philosophe Walter Benjamin[25] examine la figure du chiffonnier comme le modèle d'un nouveau genre de scientifique. Il imagine à partir du chiffonnier un personnage épistémologique. Il collecte des fragments éparpillés du monde, le chiffonnier rend signifiant ce qui a été oublié. Il est la figure

25. *Paris, Capitale du XIXe* Walter Benjamin 1939

La figure du chiffonnier ©D.R. •

historique individuelle du saisissement et de l'interprétation des déchets d'une société. Le chiffonnier est un acteur unique qui prend en main le déchet. Ici, l'individuel (individu inséré dans un tissu économique et social) agit sur une problématique locale, pas encore globale. Cependant, dans notre contexte contemporain de lutte contre le déchet mondialisé, l'individu s'est détaché de cette problématique, si bien que son action n'est plus aussi efficace.

Alors, en quoi penser de nouvelles façons collectives de se réapproprier le déchet-reste nous permettrait-il de se saisir de cette problématique mondiale et de nous tourner vers une relation directe avec lui ?

Près de Bordeaux, la déchetterie *SMICVAL Market* est un exemple de saisissement et réappropriation collective du déchet-reste. Avec pour ambition de changer la vision que l'on a de lui et pour redonner de la valeur aux matériaux et objets pour une seconde vie, l'espace se veut semblable à un "supermarché inversé". Là-bas, il est possible de donner, prendre et recycler afin de pousser au réemploi, au recyclage et minimiser l'enfouissement. Plusieurs parcours (bricolage, matériaux, cuisines, électroménagers, jardin, meubles, etc.) sont présents sur le site et permettent une déambulation. L'objectif derrière cette déchetterie est de provoquer les discussions collectives et les initiatives locales, pour que les déchets et leur gestion deviennent un projet commun. Ce genre d'initiatives proposant justement un espace adapté qui réinvente le rapport au déchet (le déchet de l'un est la ressource de l'autre) permet d'engager un rapport collectif avec lui, justement dans sa dimension de partage et de rencontre. Là-bas, les poubelles individuelles n'existent pas, pour donner ou prendre, il faut rencontrer d'autres acteurs du lieu. Le déchet intègre l'identité du lieu et devient alors vecteur de rencontres collectives.
C'est avec ces ébauches de réponses que l'on comprend que penser la réappropriation collective du reste-déchet s'impose aujourd'hui pour réintéresser les différents acteurs et redonner

du sens à toute cette action.
Ainsi, notre relation au déchet, qu'il soit local ou mondial, peut générer des figures de saisissement de cette potentielle ressource identitaire. Le prendre en main ne peut se faire qu'à une échelle collective, où l'on retrouverait les actions individuelles mêlées aux enjeux globaux. Par la suite, le designer doit se saisir de ces figures historiques d'action sur le déchet pour en créer de nouvelles, appropriables et adaptables par les collectivités. Avec le rôle historique du chiffonnier et le rôle contemporain de l'agent valoriste, nous pouvons comprendre l'importance de ces acteurs dans un processus de sensibilisation des usagers. Ils éduquent l'usager et participent à changer ses habitudes, souvent durement ancrées dans des schémas obsolètes de pensée et d'action.

Et le design peut-il participer à cette sensibilisation des individus pour les rendre plus responsables ? Le designer peut-il mettre en place des outils mobilisateurs d'un groupe d'individus et ainsi toucher davantage d'usagers ?

• ***Smicval Market*** ©Charlotte Andre

La structure du ***Smicval Market*** a pour objectif d'inciter un changement de perception du déchet en une potentielle ressource ainsi qu'en un outil d'éveil de conscience collective. Ce lieu vise à inciter et habituer les usagers à la gestion de leurs déchets et matériaux, notamment dans la participation à un effort collectif.

7
DÉCHETS ENFOUIS

JARDINAGE
SPORT
BRICOLAGE
MATÉRIAUX
MEUBLES

HUILES
ALIMENTAIRES

Organiser des événements publics
de ramassage de déchets
© Charlotte Andre,
Maximin Mirabel et Nathan Belarbre

Cette étape de la recherche veut questionner la mobilisation qu'il est possible de mettre en place au sein d'une commune. Ces événements de ramassage de déchets se sont déroulés à La Souterraine.
Les photographies présentent le deuxième événement pour lequel une communication plus importante a été développée. Par le biais de différents médias (journaux, réseaux sociaux, radio et télévision, distributions d'affiches et flyers dans les commerces, lors du marché ou dans les écoles), j'ai pu me rendre compte de l'importance de diversifier les outils médiatiques pour attirer un public plus large.
Avec une communication en amont et en aval, le but est de tester l'implication des habitants et la possibilité de réitérer l'événement, mais surtout de pousser les participants à en organiser eux-mêmes, et donc à reproduire au quotidien ces pratiques responsables.

Ramassage à La Souterraine © Maximin Mirabel •

L'organisation d'une "marche propre", demande en tant que designer de penser à des outils qui amélioreraient l'expérience du participant, que ce soit de manière ludique, pédagogique ou incitative, le design s'intègre dans cette démarche dans la volonté de sensibiliser le public pour réitérer ce genre de pratique. Lors de cette marche, des brassards et un code coloré ont été mis en place. Instaurer une couleur par typologie de déchet a permis de créer un jeu et un travail d'équipe lors du ramassage.

Pour un design du reclassement

Le design s'est de nombreuses fois emparé de la problématique des déchets. Eux-mêmes souvent producteurs involontaires de déchets, les designers se mettent progressivement à mieux penser la fin de vie d'un objet ou à penser le recyclage de l'objet ou de ses restes. Et faire du design en prenant en compte les déchets s'est majoritairement illustré dans la création de nouveaux objets et de méthodes de recyclage et réemploi. **Ces objets produits agissent comme une injonction à mieux considérer les objets et futurs déchets, injonction ciblant davantage les designers.** Car quand les concepteurs ont eu à penser un réemploi ou une réutilisation, leurs processus ont souvent abouti en une production d'objets uniques.
Et l'expérience visuelle de ces objets promeut presque une esthétique de l'oubli, où la présence du déchet tend à s'effacer. Ces productions en design se tournent vers un positionnement ambigu entre l'œuvre et le produit, entre design « de galerie » et design d'usage quotidien.

26. *L'œuvre ou le produit.* Yves Deforge 1990

Yves Deforge[26], inspecteur pédagogique pour les sciences et techniques industrielles, a étudié les différents statuts que nous donnons aux choses : l'objet, l'œuvre ou le produit.
L'auteur explore les fonctions de signe et d'utilité qui permettent de distinguer et étudier l'œuvre et le produit. Faire du produit une œuvre revient à donner la primauté à la fonction de signe. La distribution de ces statuts d'œuvre ou de produit varie en fonction du temps et montre également l'importance du contexte de l'objet dans la dénomination de son statut.
Par ailleurs, lorsque la fonction d'utilité disparaît, l'objet acquiert une fonction de signe. On remarque une œuvre par la fonction de signe supérieure à la fonction d'utilité, et inversement pour le produit. Cette réflexion sur la conception d'une œuvre ou d'un produit éclaire non seulement les positionnements des designers, mais aussi leurs visions de ce qu'est le design éco-responsable. Dans la problématique des productions composées à partir de déchets, si le designer peut se positionner

dans la conception d'une œuvre ou d'un produit, il peut également choisir de concevoir des objets à partir de déchets tout en dépassant le stade du design de galerie (où l'objet est souvent inaccessible à l'usager qui n'a pas la possibilité d'utiliser des processus de réemploi similaires à ceux d'un designer). Un rapport direct au déchet permettra de lui conférer une place dans nos environnements. Seulement, sa réutilisation et son réemploi sont un ensemble de gestes qui aboutit à son reclassement, où par son nouveau contact avec la main, il réintègre nos systèmes de production. **C'est pour retrouver cette relation physique et directe au déchet qu'il faut établir ce design du reclassement.**

Ce genre de réflexion questionne l'aspect politique du design. Comment le designer peut-il pousser les usagers vers une vision systémique de la problématique des déchets pour renverser les schémas pré-établis ? Dans ce champ de recherche, le design doit se montrer capable d'aborder un système entier pour pouvoir intégrer chaque acteur. De ce fait, le rôle du designer sera de générer des outils pour se saisir du déchet et de ses liens avec le terrain et une identité. Si le design peut opérer des liens entre le déchet, le terrain et l'identité, alors l'objectif serait de matérialiser ces liens en outils que le collectif peut récupérer et s'approprier[27]. Par ailleurs, accéder à une vision systémique implique de concevoir un système qui serait adaptable à la diversité de contextes présents sur un terrain, pour pouvoir proposer des solutions viables et appropriables par les usagers. Là où le déchet générique pose justement la question de sa réappropriation, concevoir un système de réemploi adaptable dans différents contextes serait un moyen de s'approprier ce reste intraçable et mondial.
La place du designer n'est plus de générer de nouveaux déchets à effet rebond, mais bien d'aider à concevoir un système entier permettant de se réapproprier nos restes, nos terrains de vie et nos identités. Procéder à la temporalisation de notre relation au déchet peut se faire par la conception d'outils où les liens entre déchet et terrain sont visibles, élevés et non plus enfouis,

27. La notion d'appropriation sous-entend ici de penser en tant que designer comment les usagers et habitants d'un territoire pourraient se saisir des outils générés et les adapter à leur propre contexte de vie.

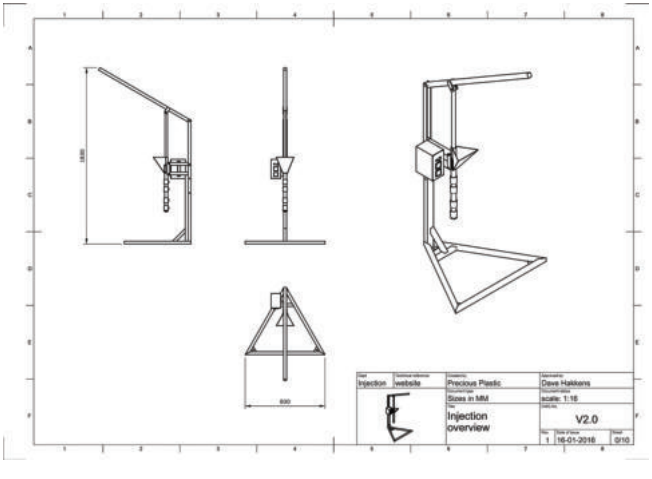
Pêle-Mêle
Delphine Mériaux
& Sybille Berger, 2015 ©
«Le but de Pêle-Mêle est de récupérer les surfaces des chutes de cuirs abîmées. [...] Le bloc de cuir est fraisé sur tout le pourtour ainsi qu'à l'intérieur pour apporter de la souplesse et du confort à l'assise.»

Transneomatic
© Campana Brothers, 2006
«Ils réutilisent des pneus de scooter et des matériaux naturels tels que l'osier et le bambou. L'industrie des deux roues étant florissante en Asie, l'accent est ainsi porté sur le recyclage des pneus usagés, problématique inhérente au pays. [...] Clés de voûte du projet, le designer et le chef de projet marketing et logistique, choisis par l'éditeur, en développent sa viabilité économique.»

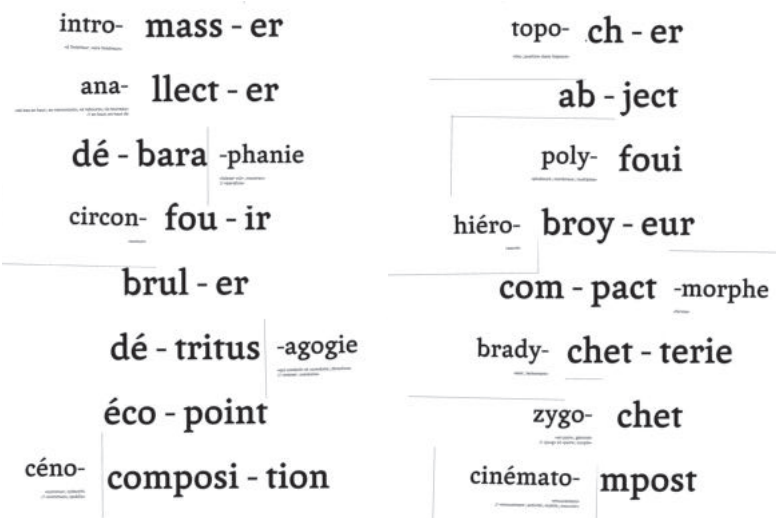
Recycled Carbon Chair
Marleen Kaptein, 2016 ©
«Marleen Kaptein a collaboré avec le Centre aérospatial néerlandais et a utilisé un de ses robots [...]. Il imprime de fins rubans de carbone recyclés dans toutes les directions.»

***Exposition Nouvelles Vies* © D.R.**
Cette exposition regroupe différents designers et leurs projets réalisés à partir d'objets, de matières ou de déchets recyclés. Souvent surplus d'entreprises ou d'activités professionnelles, les designers prennent pour objectif de valoriser ces restes en de nouveaux objets. Ces types de productions s'inscrivent dans une démarche aval, faire avec les résidus de production. Pour appuyer la dimension manifeste de ces objets, il nous faut aujourd'hui compléter ces démarches vertueuses pour rattacher ces projets à des acteurs, des usagers et des territoires.

surtout dans leurs connexions identitaires.
Dans une démarche systémique, le designer néerlandais Dave Hakkens commence en 2013 le projet *Precious Plastic*. Il conçoit un ensemble de machines (broyeur, extrudeuse, injection et compression), faites à partir de matériaux et outils basiques et donc facilement à portée de main, partout dans le monde. Ces machines sont conçues pour recycler les matériaux plastiques, quels qu'ils soient. La particularité de ce système est de proposer un projet en open-source, dont les plans techniques, les coûts de fabrication standards, les vidéos de montage, et tout le nécessaire pour créer une station de recyclage sont disponibles gratuitement en ligne. Ainsi, *Precious Plastic* s'exporte aux quatre coins du monde et recense sur une carte tous les points de recyclage des déchets plastiques sur la planète. Dave Hakkens et son équipe ont réussi à constituer une démarche systémique qui s'adapte à tout terrain d'implantation et fait ressortir les qualités de chaque territoire. Générer des outils adaptables à chaque contexte et permettant une personnalisation montre une approche globale en design. En effet, il s'agit de «rejoindre le combat contre la pollution plastique», c'est une action qui vise à faire participer les usagers.
Au regard de la problématique des déchets, il est temps que les designers participent à des mouvements citoyens pour générer de réels outils adaptés et cohérents dans des contextes particuliers. Le designer doit assumer son champ d'expertise. Il nous faut, citoyens et designers, être à l'origine du réveil social concernant le déchet. **Une fois les actions citoyennes engagées sur différents territoires, la question est maintenant de savoir comment il est possible de valoriser ces pratiques écologiques, et comment le designer peut les rendre pérennes et désirables.**

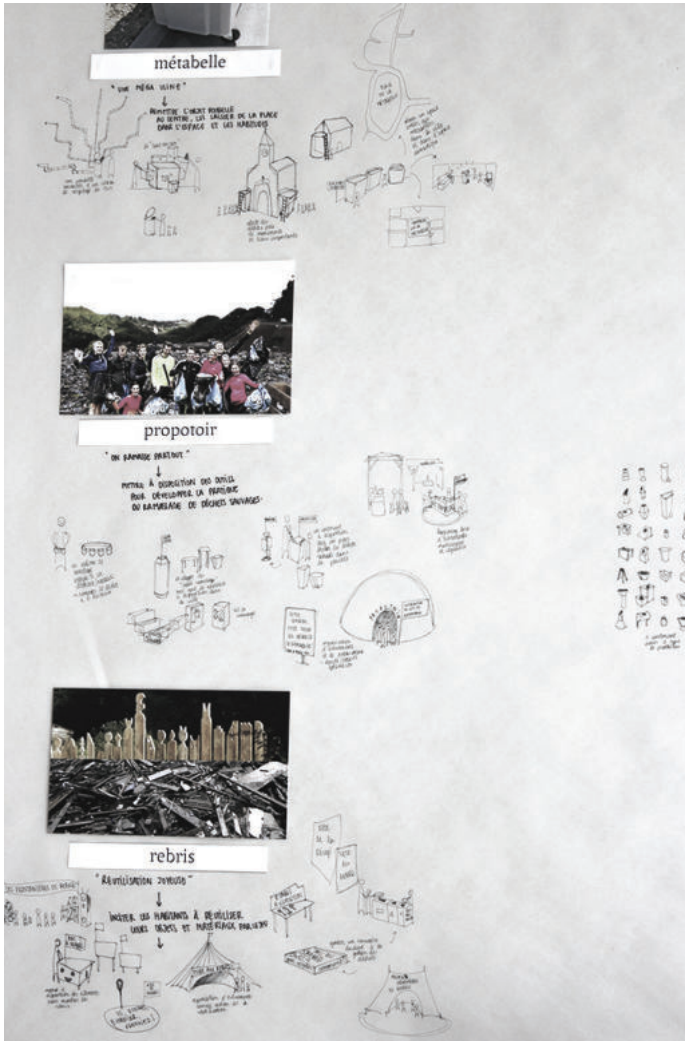


Precious Plastic, Dave Hakkens, 2013 ©D.R. •



Choisir ses mots et les déconstruire
© Charlotte Andre

La manière dont nous nommons nos choses indique notre considération et le sens que nous leur donnons. Et renommer ces choses, c'est vouloir leur donner un sens nouveau.
Ce travail de déconstruction de notre vocabulaire péjoratif lié au déchet permet de proposer de nouvelles bases de perception de cette entité.
Par un détachement des préfixes et suffixes des radicaux, il est possible de remplacer un préfixe négatif par un préfixe mélioratif, ou bien un préfixe dont le sens est opposé.
Ce premier exercice de vocabulaire se poursuit dans le développement des nouvelles actions, des nouveaux gestes, mais aussi des nouveaux lieux et des nouveaux objets qui en découlent.
Ce travail permet de basculer de la théorie vers la pratique, en somme, de la volonté vers la mise en place concrète.


métabelle
propotoir
rebris

HONDARRIBIA
HENDAYA
4
LINGUFIX
2x
carlsberg
ETHOD
LEIN, ELLEN
ELLE LÉANDRE,
LL, RABIH BEAINI,
HAUSSWOLFF,
RIO TRICOLI
, WAND
Lot 00217
ECAILLE D ARGENT
TICKET UNITAIRE
TEARTIL UNITARIOA

3.
Assurer la pérennité des pratiques

Trajectoire de recherche
Macro-projet

comprendre l'impact du progrès
sur notre perception des déchets
et les connexions entre déchets
et le sol d'un territoire

V
V

le territoire
de la commune de Blond
comme support de recherche

Rencontres avec les acteurs et habitants du territoire. Découverte du territoire et de ses spécificités.

V
V

matrice de projet

& applicabilité aux autres territoires

Création d'une méthode issue des liens déchet-territoire applicable sur un terrain choisi.

Dans un système de réflexion aussi complexe que celui qui englobe la question des déchets, la plus grande problématique reste celle de la pérennisation et de la transmission de ces nouveaux gestes et pratiques écologiques. En effet, si changer les habitudes est un processus complexe, le designer doit inciter à de nouvelles habitudes et surtout montrer une mise en place engageante, tant dans l'action en elle-même que dans la gratification• qui la suit. En intégrant des mouvements citoyens tels que CleanWalker, le design permettrait de générer des outils qui faciliteraient la mise en action citoyenne et qui permettraient d'en assurer la pérennité. Ici, c'est tout le rôle politique du design qui se soumet à l'étude. Comment le design peut-il devenir incitatif pour provoquer la lucidité des citoyens ?

Voir, comprendre, agir

Si changer les habitudes des usagers et consommateurs est une étape compliquée, tout l'intérêt pour le designer réside dans la mise en place d'outils qui permettraient la visualisation de la participation des usagers à un effort commun. Car l'étape de visualisation a un fort potentiel pédagogique, et rendre visible, c'est avant tout créer une lucidité des acteurs.
Le projet *In Luce* du studio Positive Flow interroge la place du design dans différents scénarii. *In Luce* se présente comme un guide pour utiliser et économiser de l'énergie consciemment et réduire les émissions. Des bâtiments et des points de repère spécifiques agissent comme des interfaces permettant de partager les connaissances et les informations locales au moyen de différentes couleurs projetées ou de symboles.
De cette manière, la lumière devient un service culturel, intégrant des informations sur le territoire, un langage simple pour traduire les conditions de pollution, ou une forme locale d'information sur les économies et l'utilisation consciente de l'énergie.

En tant que moyen de communication, ce système fournit des données et favorise ainsi la sensibilisation de la communauté à de nouvelles pratiques de consommation responsable.
Le design devient un support d'analyse de nos propres pratiques afin de transmettre aux usagers la conscience du problème soulevé ici, la surconsommation énergétique. Par ailleurs, *In Luce* entame une dialectique virtuel/actuel. En effet, le projet fait passer du virtuel (ce qui est en puissance mais non réalisé par nos sens) à l'actuel (visible et identifiable). Quant au déchet, c'est le schéma inverse qui se vérifie. Le déchet, bien actuel et pesant, dont la poubelle (trou noir absorbant) tend à déréaliser la présence du déchet, d'où notre déresponsabilisation. Dans une logique de design inscrit dans le « problème déchet », il nous faut éviter la déréalisation du déchet pour pousser à la valorisation de ces pratiques écologiques importantes.
Pour ce faire, la réflexion en design porte sur la valorisation des pratiques écologiques, mais surtout sur leur pérennisation

In Luce, Positive Flow, 2006 ©D.R. •

et la possibilité de les rendre désirables. Le designer a une pratique• engageante, qui dépasse l'individualisation de la gestion des ressources pour pousser l'individu à participer au collectif. *In Luce* agit comme un nudge•, un "coup de pouce" donné à un usager pour modifier son comportement. Le nudge développe une forme de motivation et d'invitation à réfléchir à son comportement et son usage des ressources. En matière de gestion des déchets, de nombreux nudges ont été développés. Ils visent souvent à ajouter un caractère ludique au geste de dépôt d'un détritus dans une poubelle publique. Ils cherchent par là à ce que ce geste accède à un autre imaginaire, où déposer son déchet est désirable, ludique et contre la banalité dépréciative du geste. Et cette incitation douce à modifier son comportement se réalise à l'échelle collective, où cette nouvelle gestuelle est partagée à une échelle plus grande car visible dans l'espace public, et donc dans un espace partagé.

• *Nudges et corbeilles de rue* ©D.R.

Le nudge fait partie des premiers moyens mis en place pour modifier le comportement des usagers. Cette méthode douce fait tendre vers un idéal, où jeter ses déchets deviendrait un acte engagé et motivé, et ce pas seulement via un vocabulaire formel proche du jeu.

L'effet social du design doit devenir, quant à la problématique des déchets, un résultat escompté. Repenser notre rapport au déchet, c'est repenser tout ce qui l'environne, les objets qui interagissent avec lui, le rapport qu'entretiennent les usagers avec ces déchets et ces objets mais aussi les relations entre les acteurs impliqués. C'est dans ce renouveau de la convivialité qu'appliquer cette réflexion de design motivant montre la possibilité d'objectiver la présence du déchet et de rendre visible sa production. Par ailleurs, cette incitation permettrait de gérer une phase aval de stratégies pour recréer du lien entre tous les acteurs et montrer la singularité de chaque territoire.
Stéphane Vial[28] explique par ailleurs ***«[...] l'effet de design a toujours et nécessairement un effet socioplastique. [...] En créant de nouvelles formes matérielles, il s'agit de refondre du même coup les formes sociales de la vie. Inventer de nouvelles manières d'exister ensemble et côte à côte. [...] Chercher à améliorer notre cadre de vie, à composer d'autres façons d'habiter, à imaginer de nouvelles manières d'être ensemble, à faire face aux grands problèmes de l'avenir : tels sont quelques-uns des enjeux véritables du design.»***

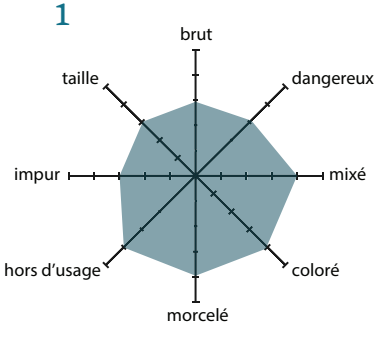
28. *Court traité du design.* Stéphane Vial 2014

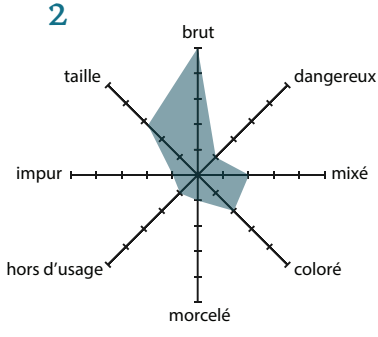
Le genre de système de visualisation de données que propose le projet *In Luce* regroupe plusieurs aspects ; l'impact de l'individuel sur le collectif, la représentation des habitudes d'un territoire et l'incitation à de nouvelles pratiques.
Par une première phase de représentation, *In Luce* pousse à l'évolution et transforme une action négative en un constat objectif, puis en motivation positive. **La visualisation d'un effort commun participe à dépasser le stade de l'action individuelle pour l'intégrer à une action commune.**
De plus, cette application d'un principe à un lieu spécifique montre le potentiel de l'effort territorial dans ces problématiques écologiques.

La Sierra de Guara, Espagne (1) •

Analyser et profiler
© Charlotte Andre.

Une des premières étapes de ma pratique a été d'établir des compositions à partir des déchets glanés sur divers territoires. De ces compositions a émergé une volonté d'analyser ces collectes, de catégoriser et classifier les différentes typologies détritiques. L'objectif était de trouver une logique dans le hasard de la présence du déchet, et d'organiser le chaotique et l'aléatoire.
Établir des profils d'états, d'origines et de valeurs m'a permis de rendre visibles les caractéristiques et les spécificités d'un territoire, tant dans les activités pratiquées que dans les habitudes de consommation des habitants. Cela m'a également permis de visualiser notre acceptation du déchet, de sa matérialité et de ses caractéristiques.
Ces outils analytiques mis en place permettent de visualiser et d'accepter la présence du déchet, et possèdent un potentiel instructif.
Par une méthode d'observation précise, le déchet est analysé en tant que présence négative, observé de manière objective pour enfin pousser à une action positive.





Profils d'état des deux territoires, La Sierra de Guara (gauche) et Rotterdam (droite) •

Rotterdam, Pays-Bas (2) •

Cette étape de visualisation et d'objectivation est décisive pour pouvoir accéder à une mise en action. Penser la réalisation de cette action sur un territoire, c'est la penser dans le cadre d'une gratification, d'une récompense, de l'usager et habitant, notamment dans le sentiment de participation à un effort territorial et mutuel. Et une fois cette étape de constat et de visualisation opérée, le projet peut s'orienter vers une phase de mise en action des citoyens.
C'est avec des mouvements citoyens tels que *CleanWalker* que des actions simples et percutantes se mettent en place tous les jours. Ces actions, qui prônent à la fois sensibilisation et convivialité, apparaissent comme un exemple pertinent dans cette recherche. Partant du constat de la présence de déchets dans les rues, cette phase de visualisation a permis une mise en action massive, d'autant plus importante dans son potentiel de réitération. L'objectif est bien de mettre à disposition une méthode d'organisation pour reproduire l'événement dans sa ville. Ce genre de manifestation permet non seulement une sensibilisation à la problématique des déchets, mais aussi d'allier convivialité et déchet. En réunissant des générations différentes, en mettant en place un tri durant le parcours, et en donnant la possibilité de s'occuper de son espace public, ces actions, en échange d'un don de temps, font en sorte que les participants reçoivent la confirmation d'un engagement, une place en tant qu'être social. Par là, cet exemple nous permet d'aborder la question de la gratification, ici sociale et donc territoriale, dans la thématique de la gestion des déchets.
Car si une mise en action concernant la problématique des déchets semble nécessiter une quelconque forme de récompense ou de contre-don, en quoi la gratification uniquement pécunière n'est-elle pas désirable ?

Déchet et réciprocité

Penser «l'expérience déchet», c'est penser l'amélioration de l'expérience, inciter à allouer à nouveau du temps aux objets

Images de "CleanWalks" ©D.R. •

• ***Kiosque Réco*** © Charlotte Andre.

et matières, comprendre leurs liens avec nos environnements de vie, et donc trouver une certaine forme de gratification de l'usager. La réflexion autour de cette récompense doit être prise en compte dans la conception d'un projet, soit-elle dans le caractère ludique du geste, dans l'esthétique des outils et objets, dans l'effet social produit, dans la sensation de participer à une action collective ou dans une contre-partie financière.

Concernant la gratification pécunière, nous pourrons citer les récentes politiques de gestion des déchets dénommées « tarification incitative » qui ont pour objectif d'inciter les usagers à trier et collecter leurs déchets pour ainsi faire des économies sur la prise en charge de leurs restes. Dans une optique similaire, le groupe français de gestion de l'eau et des déchets Suez a développé via la gamme *Réco* des solutions de collecte des bouteilles en plastique pour impliquer de façon incitative les usagers. Le fonctionnement de ces kiosques est simple : enlever les bouchons et les déposer, déposer ensuite les bouteilles vides et finalement, récupérer le bon d'achat imprimé (environ 2cts par bouteille déposée).
Ce dispositif semble remplir ses objectifs, de nombreux consommateurs y ont vu une méthode encourageante. C'est la récompense financière qui motive ici les habitants à diminuer leur production de déchets et à participer
à une gestion territoriale, là où le refus de tri a diminué.
Les kiosques *Réco* ont pour objectif d'accorder plus de visibilité aux gestes éco-citoyens en installant les conteneurs sur les parkings de grandes surfaces. Seulement, le kiosque reste installé dans un lieu de passage et valorise des actions en lien avec une motivation financière. **Et même si l'aspect pécunier est un moyen important et fructueux en matière de déchets, l'action de tri n'est pas valorisée en tant que telle, ni en tant que partie d'un ensemble d'actions, mais bien en tant qu'avantage individualisé.** L'implantation du kiosque dans un environnement doit être pensée de façon à créer un espace cohérent valorisant les actions des usagers et montrant l'importance du système englobant. Ainsi, le geste de dépôt

ne serait pas mis en valeur par rapport au bon d'achat imprimé, mais bien par rapport à la participation à une problématique globale. Ces dispositifs tels que les kiosques ou les écopoints de quartiers ont un potentiel de pérennisation des actions citoyennes et de gestion des déchets encore trop peu exploité, notamment de par leur pauvre connection avec le territoire d'implantation. En tant que designer, comment est-il possible de concevoir des dispositifs incitatifs permettant de pérenniser des gestes citoyens ?

Dans le cadre de cette recherche qui s'inscrit dans le lien du déchet au territoire et qui cherche des méthodes d'actions, **ces outils développés manquent d'une «gratification territoriale», qui pousse l'usager vers une participation à une action collective, mais surtout connectée à un territoire.** Une gratification territoriale serait générée à partir d'un sentiment de participation à un collectif, d'ancrage de celui-ci dans un territoire. Penser cette gratification serait un autre moyen de construction du territoire et de conscience de celui-ci, processus basé sur ces actions citoyennes et leur gratification. Il est indéniable que cette gratification territoriale doit avoir un lien étroit avec la question de la convivialité et de l'expérience sociale et globale du déchet, mais aussi de ses liens territoriaux et humains. Le design peut-il penser cette gratification territoriale en l'intégrant à une expérience globale ? Comme le souligne Stéphane Vial[29], ***«le design n'est pas un étant mais un événement, non pas une chose mais un retentissement, non pas une propriété mais une incidence. [...] Là où il y a du design, l'usager en ressent immédiatement l'effet, parce que son expérience s'en trouve instantanément transformée et améliorée.»*** Le design agit évidemment dans l'expérience qu'a un usager avec un objet. Tout le rôle du designer est d'améliorer cette expérience, et surtout dans la lourde thématique de la gestion des déchets, où l'expérience de l'usager et souvent pensée en termes d'efficacité, de rapidité et de non-responsabilité.

29. ibid.

Dans cette démarche de l'expérience du don/contre-don, le projet *Ekovore* des Faltazi[30] propose la mise en place d'un compost collectif pour la ville de Nantes. Ce projet se concentre autour de deux notions fortes ; la convivialité et l'écologie. Ces nouveaux gestes liés au tri peuvent opérer, à condition que l'action de composter soit gratifiante. Le composteur partagé *Ekovore* peut s'implanter en espace public ou privé et vise surtout à la limitation des déchets à la source, et à la mutualisation des ressources matérielles et humaines. Le composteur regroupe une multitude d'autres fonctions que le composteur classique ; un rangement à outils, un abri, des surfaces d'affichage, ainsi qu'un récupérateur d'eau. L'objet agit comme un point signal au sein du lieu d'implantation, et fait le lien entre la cuisine individuelle, les jardins partagés du quartier, et les jardinières des autres habitants. C'est un objet de lien social, qui se met en place à travers de nouvelles pratiques écologiques.
Une gestion partagée et une mise en commun des déchets organiques sont alors envisageables dans le but d'en produire une ressource plus considérable. La mise en commun des connaissances et des déchets serait un point à explorer, à l'image de ce compost collectif, qui mutualise les rebuts organiques de nombreux individus afin d'en créer une plus forte ressource exploitable pour le bien commun. Ce genre d'objet qui interragit fortement avec les usagers, débloque un nouvel imaginaire du déchet-ressource cette fois-ci relié à des notions de rencontre, de convivialité et de communauté.
Faire don de sa présence ou de ses restes organiques, c'est recevoir une place au sein d'un groupe social et faire partie d'un territoire actif dans les actions écologiques.

30. Nous sommes, dans ce projet, en présence de restes organiques ayant un cycle de vie circulaire, avec un imaginaire davantage lié au vivant, et ne sommes donc pas en présence du déchet artificiel mondialisé.

Toutes ces considérations permettent alors de valoriser les pratiques des habitants, mais surtout de les rendre désirables. *Ekovore* agit aussi sur l'invitation des habitants à entrer dans ce cercle vertueux. Par le biais d'inaugurations, de visites, et de présentations, le composteur fait partie des lieux importants du quartier. Il acquiert une fonction inaugurale, qui officialise sa présence et les pratiques qu'il invoque. Par là, l'objet, sa présence

Ekovore, Faltazi, 2011 ©D.R. •

ainsi que sa médiatisation veulent solliciter les habitants et usagers à engager une pratique écologique et responsable.
Il s'agit de fiabiliser les liens entre la forme, son environnement et les usagers qui interagissent avec.
Le designer agit donc dans la conception d'outils qui visent à provoquer une action collective de la part des usagers mais aussi de manière à provoquer une gratification sociale et territoriale de l'action menée. **Jusqu'à maintenant, convivialité et déchet ne rimaient pas forcément, mais il nous faut considérer cette combinaison pour générer une mise en action chez les acteurs.** Ainsi, le design participe à la création de nouveaux espaces et outils systémiques qui bousculent notre perception négative du déchet pour en faire un support d'action, de communication et de partage. Le déchet devient un point central de la communauté, où la participation à un effort commun rend désirables ces pratiques responsables.
Le composteur est personnalisable sous de nombreux aspects (teinte, matériau) pour s'implanter[31] au mieux au sein du quartier. Ici, le designer met à disposition des habitants un outil systémique qui nécessite l'action des usagers pour être utile à la communauté, en effet, le composteur devient un objet de rencontre où les habitants du quartier sont responsables du bon fonctionnement à tour de rôle, ils s'engagent dans leur relation à l'objet. Et cet objet prend place dans une démarche territoriale qui permet de provoquer la rencontre d'usagers et qui permet également un saisissement collectif de la gestion des déchets.
Ce composteur participe à la visualisation d'un effort collectif et donc à la valorisation des pratiques écologiques qui y sont liées.

31. Dans ce projet, « s'implanter » ne signifie pas dissimuler ou faire disparaître, mais participe à valoriser des pratiques écologiques.

Pour responsabiliser à nouveau les usagers à leur environnement et à tout ce qui le compose, il faut nourrir une promesse, un scénario utopique, un idéal dans lequel on vise un engagement à long terme, bien au-delà de quelques centimes contre une bouteille.
Ces réflexions montrent combien les projets des politiques publiques ont manqué un pan de leurs objectifs de responsabilisation des usagers et habitants d'un territoire.

Aujourd'hui, les enjeux techniques, éthiques et esthétiques sont pensés séparément. Nos sociétés savent traiter techniquement les déchets et savent mettre en place les outils techniques adaptés à une gestion elle aussi technique. Ainsi, éthique et esthétique ne sont pas considérés dans cette relation au déchet, alors que dans un tel objet de recherche, **éthique, technique et esthétique doivent à nouveau se rencontrer pour bousculer les imaginaires.**

Éthique, technique et esthétique : l'écopoint face au désavœu du projet politique

Le design doit aujourd'hui se réemparer de la culture locale qui maintient les liens sociaux. En réfléchissant au contexte de cette recherche, le designer doit composer un projet politique alliant éthique, technique et esthétique. Andrea Branzi[32], designer et architecte, montre la dureté du désavœu vis-à-vis du projet politique face à une mauvaise esthétique.

32. *In Progress, le design face au progrès.* Andrea Branzi

«[...] même les grands empires peuvent exploser vis-à-vis du désavœu de l'esthétique (c'est le cas des anciens pays socialistes) parce que le refus de l'esthétique mène inexorablement au refus politique : comme dans la psychologie infantile, le laid devient synonyme de méchant.
Car l'éthique et l'esthétique sont intimement associées l'une à l'autre.
[...] L'un des grands défis du design contemporain consiste à s'emparer de la culture environnementale, actuellement entre les seules mains des technologues ou de groupes antagonistes.
Il faut la situer à nouveau au centre de la créativité et de l'innovation, en sauvegardant avec l'environnement la richesse des relations anthropologiques qui, depuis la nuit des temps, forgent le lien entre l'homme et son habitat. Les économies d'énergie ne peuvent ni représenter une sanction ni se traduire par un appauvrissement de la dimension culturelle du milieu habité.»

Car réfléchir à l'esthétique, à la perception et à la réception ici de son environnement, c'est réfléchir à la politique, à ce qui concerne les citoyens. Dans cette recherche, cette réflexion s'inscrit dans le caractère politique du design, où la forme et

la rencontre avec celle-ci ne peuvent plus se permettre d'être dépréciatives mais doivent engager les acteurs vers une relation vertueuse à l'environnement global.

Concernant les actions et pratiques écologiques individuelles, elles sont aujourd'hui facilement valorisables. Elles inspirent de la fierté, et montrent une recherche de sens face aux problématiques environnementales de plus en plus pressantes. Quid des pratiques écologiques territoriales ? À l'échelle d'une région, d'une ville, d'un quartier ou d'une rue, il nous faut valoriser les actions citoyennes et responsables qui se mettent en place progressivement.
Seulement, les pratiques écologiques de tri des déchets, de dépôt, de recyclage et de regroupement, ne sont pas valorisées ni rendues désirables. Un exemple pertinent de cette dévalorisation, ou même de ce mépris envers les pratiques territoriales, est l'écopoint[33]. L'écopoint serait le lieu de tous les vices. C'est le lieu où nous nous rendons tous, sans exception, pour jeter nos poubelles et vider nos bacs de recyclage, car quoi de plus banal que d'aller déposer ses poubelles ?
Sur une commune, un bourg ou un territoire, c'est toujours un lieu peu apprécié par les habitants, souvent associé à un vocabulaire péjoratif et réducteur. L'écopoint est relégué aux hors de, hors du bourg, hors du centre-ville, hors de la ville, le plus loin possible des activités citadines. Si l'écopoint est un lieu aussi peu considéré, c'est parce qu'il regroupe un ensemble d'éléments standardisés qui peine à exister avec une esthétique locale et singulière. L'écopoint ne parvient donc pas à être accepté sur les places de village, dans les zones d'habitation ou dans les rues commerçantes. Il appartient plutôt aux zones délaissées, peu urbanisées, des lieux de passage plus que d'arrêt. C'est un espace où l'usager se retrouve forcé de pratiquer des schémas qui lui ont été imposés, et l'individu peut passer à côté de l'appréciation de l'expérience et ainsi ne pas être encouragé à la poursuivre ou à la dépasser. Néanmoins, l'écopoint est un lieu de gestes vertueux où les habitants montrent un intérêt pour des pratiques écologiques.

33. Le lecteur est invité à se référer à la page du *tour de France des écopoints* pour comprendre les enjeux d'un tel lieu par rapport à cette recherche.

L'écopoint n'est-il pas la typologie du lieu détritique propice à la valorisation de ces pratiques pour les rendre désirables ?

L'enjeu en tant que designer réside dans l'adaptation de ces outils standardisés dans des contextes d'usage spécifiques. Car pour encourager l'usager à s'impliquer, il doit y voir du sens au travers du sensible, et ce même lorsqu'on parle de conteneurs de ville.
Le designer peut se faire intermédiaire entre le geste vertueux et l'objet conteneur en proposant un espace cohérent qui fait sens pour chaque acteur. En tant que designer produit, il est primordial d'étudier le rapport que les usagers entretiennent avec un élément aussi peu singulier, le conteneur est le même partout. Le design peut donc intervenir en ramenant une proximité entre la forme du système et son fonctionnement. Cette notion d'ergonomie dans l'usage, c'est l'affordance[34]. L'objet, par l'image qu'il renvoie et la place qu'il prend dans l'espace, a la capacité de communiquer sur sa propre utilisation. Il devient l'interprète entre l'usage et l'usager. L'écopoint et le conteneur, par leur forme, véhiculent une symbolique négative. C'est le lieu de la mort du déchet, le conteneur trou noir où le déchet disparaît de la vue et n'est plus une chose qui nous appartient. Nous pourrons en déduire que l'affordance de l'écopoint est à revoir dans sa totalité, car la gestuelle vertueuse liée à cet espace est opposée à la plasticité[35] de l'objet. Il nous faut créer du design de transparence, où l'objet véhicule du sens en lien avec son usage.

34. L'affordance est un terme proposé par le psychologue James J. Gibson en 1977, et a trait à l'ergonomie.

35. La plasticité d'un objet vient signifier des valeurs dans lesquelles les usagers vont pouvoir s'identifier et auxquelles ils vont plus facilement vouloir adhérer.

Alors comment gérer ce rapport difficile à un objet global dans un contexte local tout en conservant son potentiel de signal compris par tous ? Et comment le designer peut-il considérer ces réflexions tout en valorisant les pratiques écologiques territoriales ?

Il s'agit de créer une proximité entre déchet, objet, geste et usager, en explorant le potentiel sémiotique d'un objet par sa plasticité. L'objet conteneur doit, par une reconsidération de sa plasticité, dépasser sa simple fonction d'usage technique.

• ***Écopoints*** © Nathan Belarbre.

Car si les conceptions contemporaines de conteneurs, d'écopoints et autres objets et lieux détritiques sont aujourd'hui des considérations purement techniques que nous maîtrisons, il est dorénavant nécessaire de concevoir un objet ou un espace qui fait sens entre la pratique et l'objet. De cette manière, l'écopoint serait non plus un lieu de passage, mais un lieu de pérénnisation des pratiques écologiques et responsables d'un quartier ou d'un village.

L'autre intérêt de cet écopoint réside dans son potentiel de mutualisation. Car si l'affordance aidait à la sensibilisation et à la dédramatisation de l'acte de tri et de dépôt des déchets, le collectif en décuplerait les bénéfices. L'usager jouit toujours de pouvoir trier ses déchets et les amener en un point précis pour la collecte, et ce point inhérent à toute communauté installée le connecte avec d'autres individus. Ces liens sociaux réhumanisent la gestion des déchets en redonnant au citoyen des moyens d'action et d'échange. C'est cet aspect social de l'écopoint qu'il est nécessaire de travailler, car mutualiser*, c'est responsabiliser les individus en les amenant à s'organiser entre eux. C'est par ailleurs dans cet espace que nous pourrons envisager plusieurs types de mise en commun. Celle des services d'abord, la collecte des déchets, la mutualisation du transport des déchets entrants et sortants et le partage de l'entretien des dispositifs. Puis celle des individus : action, responsabilité, implication, temps, etc. Et enfin celle des équipements, locaux, structures de stockage, dispositifs, objets de transports et de collecte des déchets. Quand bien même l'expérience peut rester individuelle, c'est l'inscription dans une action collective qui pousse au dépassement de soi, puis au dépassement de la communauté. Nous pourrons imaginer que les formes générées pourront évoluer en fonction des groupes récepteurs et de l'expérience de leurs pratiques. Le design, en s'appuyant sur des connaissances techniques existantes, propose de nouveaux usages ainsi qu'une échelle d'action où l'individu pourra tirer les meilleurs bénéfices de sa pratique. Nous pourrions imaginer un idéal de société qui assumerait

la présence de ses déchets sur son territoire, et qui, en mettant en place outils, services et objets, accèderait à une vision responsable de son environnement.
Travailler à l'échelle locale, du quartier ou du village par exemple, nous permettrait de valoriser la place de chaque acteur dans ce système, chaque interaction et chaque pratique. Car un dispositif qui organise des mutualisations rapproche les usagers et possède un effet de remodelage des pratiques sociales et écologiques pour les pérenniser.

L'écopoint agit comme point de conclusion à cette recherche théorique et comme tremplin vers le projet. Il regroupe en effet les considérations des déchets, des territoires et des liens aux usagers. Il regroupe alors ces points de réflexion éthiques, techniques et esthétiques et se révèle comme un lieu à reconnecter à des pratiques plus que des usages, pour une relation positive à l'environnement de vie.

• ***Écopoint de Blond, 87300 France*** © Charlotte Andre

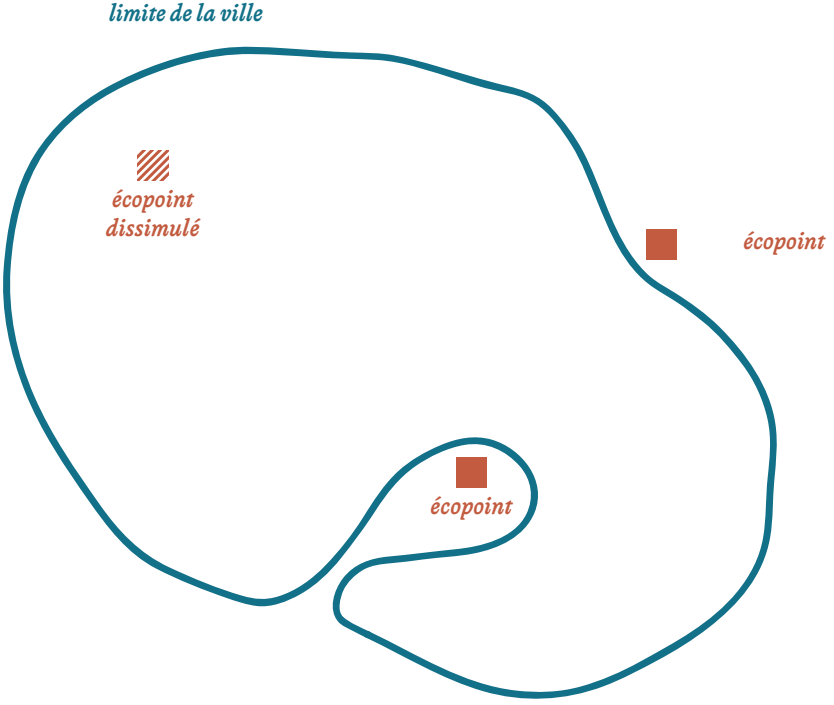
Dans le cadre d'un projet de revitalisation du centre-bourg de Blond, l'écopoint, placé sur une place publique à l'entrée du bourg, est sujet à débats. Que ce soit parmi les élus et habitants de la commune ou au sein de l'équipe de designers et créatifs en charge du projet, l'écopoint et sa place dans le bourg restent un sujet houleux, sur la nécessité de le garder et de penser cet espace ou justement de le reléguer vers le stade, en dehors du centre-bourg.

Repérage du déchet dans les couples

L'avant et l'après
Le haut et le bas
Le dessus et le dessous
Le devant et le derrière
L'endroit et l'envers
Le montré et le caché
Le diurne et le nocturne
Le dedans et le dehors
Moi et les autres
Le près et le loin.

Gérard Bertolini •
« Repérage du déchet dans les couples » in. ***Poésie du déchet***

Des parkings, des caddies, des vieux et des haies de thuyas, petite mésaventure détritique


limite de la ville
écopoint dissimulé
écopoint
écopoint

Sale, encombrant, dégoûtant, le déchet est dans notre société du progrès une chose qui témoigne d'une sortie de cycle et de l'incapacité des industries à gérer correctement leurs systèmes de production. Ce déchet intraçable, trouvé dans la rue, montre de facto notre désappropriation de notre environnement, phénomène qui se ressent également dans notre relation au territoire.
Cette recherche théorique s'appuie sur le contexte de la commune de Blond, où l'écopoint est un sujet houleux et source de grands débats. Et la problématique d'un tel emplacement est la même partout en France, et peut-être partout ailleurs.
Car l'écopoint est toujours placé hors du centre-ville, et ceux qui ne le sont pas encore ne tarderont pas à l'être, et c'est pour contrer cet abandon que ce projet voit le jour. L'écopoint, dans sa forme, dans l'imaginaire qu'il convoque et dans sa localisation, continue de repousser le déchet toujours plus loin de nous, aussi bien dans l'espace que d'un point de vue philosophique.
Près d'un cimetière, d'un EHPAD, d'un terrain vague, à la sortie d'un supermarché, dans un parking ou alors bien caché, il est lié à la mort, au vieillissement, au non-lieu ou à la consommation.
L'écopoint, c'est le lieu de l'aveuglement écologique.

Pour contrer cette déresponsabilisation et cette infantilisation de nos sociétés, il nous faut déployer de nouveaux imaginaires, de la convivialité, de la réciprocité, de l'échange, de l'organisme, en fait du vivant et non plus de la mort, qui seraient liés aux déchets pour trouver un engagement vis-à-vis de nos restes et de nos territoires. ***L'homotritus, la métabelle et le cryptosidu*** invitent à choisir nos mots et à déconstruire ceux existants pour leur trouver un sens nouveau, qui nous pousserait à donner un sens plus positif à nos objets, matières et outils liés au déchet.
Cette recherche en design montre la nécessité de créer un idéal de société dans lequel la présence des déchets sur le territoire serait assumée. Cette société viserait à une forme d'autonomie dans la gestion des déchets, où l'échelle du quartier et donc des actions collectives permettrait aux usagers de tirer parti de cette aventure détritique.

La Mongie,
65200 France

Saint-Goussaud,
23430 France

Saint Léger-la-montagne,
87340 France

Tour de France des écopoints
© Charlotte Andre, Nathan Belarbre, Julien Borie.

Saint Jean-de-Luz
64500 France

Saint Pée-sur-Nivelle
64310 France

Ars-en-Ré
17590 France

Sources

•• lu ou visionné entièrement
• consulté partiellement

Ouvrages

•• Des détritus, des déchets, de l'abject. Une philosophie écologique
François Dagognet, 1997
Collections Les Empêcheurs de penser en rond
ISBN 2-84324-020-4

• Le territoire comme palimpseste et autres essais
André Corboz, 2001
Les Éditions de l'Imprimeur
ISBN 2910735362

•• Poésie du déchet
Gérard Bertolini, 2017
Édilivre
ISBN 978-2-414-06278-2

• L'homme spatial La construction sociale de l'espace humain
Michel Lussault, 2007
Éditions du Seuil
ISBN 978-2-02-093795.5

•• L'œuvre et le produit
Yves Deforge, 1990
Éditions Champ Vallon
ISBN 2-87673-086-3

•• Où atterrir ? Comment s'orienter en politique
Bruno Latour, 2017
La Découverte
ISBN 978-2-7071-9700-9

•• Du déchet : philosophie des immondices
Cyrille Harpet, 1998
Éditions L'Harmattan
ISBN 273847456X

•• Le système des objets
Jean Baudrillard, 1978
Éditions Tel Gallimard
ISBN 978-2-07-028386-6

• Une autre fin du monde est possible. Vivre l'effondrement (et pas seulement y survivre)
Pablo Servigne, Raphaël Stevens et Gauthier Chapelle, 2018
Éditions Seuil / Anthropocène
ISBN 978-2-02-133258-2

• Homo Detritus Critique de la société du déchet
Baptiste Monsaingeon, 2017
Éditions Seuil / Anthropocène
ISBN 978-2-02-135260-3

•• ***Le Mal propre***
Polluer pour s'approprier ?
Michel Serres, 2008
Éditions Le Pommier
ISBN 2746503603

• ***Le déchet, le rebut, le rien***
Sous la direction
de Jean-Claude Beaune, 1999
Éditions Champ Vallon
ISBN 2-87673-282-3

• ***Simulacres et Simulation***
Jean Baudrillard, 1981
Éditions Galilée
ISBN 2-7186-0210-4

•• ***L'imagination mode d'emploi ?***
Une science de l'imaginaire au service de la créativité
Jean-Jacques Wunenburger, 2011
Éditions Manucius
ISBN 978-2-84578-133-7

•• ***L'imaginaire industriel***
Pierre Musso, 2014
Éditions Manucius
ISBN 978-2-84578-411-6

• ***Court traité du design***
Stéphane Vial, 2014
Éditions Puf
ISBN 2130627390

• ***In Progress,***
le design face au progrès
Andrea Branzi
Monografik éditions
ISBN 978-2-36008-008-3

• ***Condition de l'homme moderne***
Hannah Arendt, 1958
Éditions Pocket
ISBN 2266126490

Articles

•• ***De l'archéologie des déchets aux déchets de l'archéologie : un paradigme en mutation***
Claire Besson
& Dorothée Chaoui-Derieux
2017
http://www.iheal.univ-paris3.fr/sites/www.iheal.univ-paris3.fr/files/Axe_1_2_Chaoui_Besson_1.pdf

•• ***Le rangement du résidu.***
Georges Knaebel
In : Les Annales de la recherche urbaine, n°53, 1991

•• ***Quand s'usent les usages, une pratique de la responsabilité***
Entretien avec Bernard Stiegler par Catherine Geel
Azimuts n°24, Novembre 2004
ISBN 2-912808-16-2

•• Eh bien, recyclez maintenant ! Comment les industriels ont abandonné le système de la consigne
Grégoire Chamayou
LE MONDE diplomatique, Février 2019 n°779
ISSN 0026-9395

• Vies d'ordures Catalogue d'exposition
Sous la direction de
Denis Chevallier
& Yann-Philippe Tastevin,
Vies d'ordures, Marseille-Paris,
Mucem / Artlys, 2017
ISBN : 978-2854956641

Conférences

•• Nature, Culture, Ordures
Cycle de conférences du Mucem, 2017
consulté sur youtube
https://www.youtube.com/playlist?list=PLV8AeRh7xO8BsIYeBEvTrgrGS4WVM79cA

•• Changer de regard pour se redonner un futur | Jean-François Caron | TEDxVaugirardRoad
TEDx Talks, Juillet 2015
consulté sur youtube
https://www.youtube.com/watch?v=uZFNNN7i734

•• Déchets et des Hommes #ConférenceGesticulée - Feurs Novembre 2017
Tifen Ducharne, Décembre 2017
consulté sur youtube
https://www.youtube.com/watch?v=_wQ2b2Sxmks

Films et reportages

•• Wasteland
Lucy Walker, João Jardim
et Karen Harley, 2010
Producteurs : Fernando Meirelles, Angus Aynsley, Hank Levine

•• Trash Vespa : Vagabonds en vespa à Java
Arte, 2018
consulté sur arte
https://www.arte.tv/fr/videos/081006-003-A/trash-vespa-vagabonds-en-vespa-a-java-tracks/

•• Ilha das flores
Jorge Furtado, 1989
consulté sur youtube
https://www.youtube.com/watch?v=fZFFHRfpq6s

Exposition

•• WASTELAND
Kadir Van Lohuizen
2018 à Amsterdam
EYE Film Instituut Nederland

Sites web

http://www.sinoe.org
Chiffres, statistiques et cartographie des déchets en France et par région ou département
consulté le 15/04/2019

https://www.cliiink.com/fr/how-it-works
Cliink, récompense du geste de tri via une application, où la récompense se fait en bon cadeau
consulté le 15/04/2019

http://ourecycler.fr
Localisation des points de collecte pour tous les déchets
consulté le 15/04/2019

http://www.1dechetparjour.com
Ramasser un déchet par jour
consulté le 15/04/2019

https://preciousplastic.com/
Precious Plastic de Dave Hakkens
consulté le 15/04/2019

https://www.studioswine.com/work/can-city/
Can City du Studio Swine
consulté le 15/04/2019

https://www.elliebirkhead.com/buildingthelocal
Building The Local
de Ellie Birkhead
consulté le 15/04/2019

http://petlamp.org/
PET Lamp
de Alvaro Catalan de Ocon
consulté le 15/04/2019

https://www.behance.net/gallery/45792583/The-Trash-Book
The Trash Book
de Fernanda Scarafia
consulté le 15/04/2019

http://www.ekovore.com/
des Faltazi
consulté le 15/04/2019

http://nouvellesviesdesign.com/
L'exposition ***Nouvelles Vies*** à Paris, Galerie VIA, 2017
consulté le 15/04/2019

Lexique

• ***Accepter***
d'après la définition du dictionnaire
1. Recevoir, prendre volontiers (ce qui est offert, proposé).
2. L'admettre auprès de soi ou dans tel rôle.

• ***Affordance***
Terme formulé par James J. Gibson désignant la capacité d'un objet à exprimer sa fonctionnalité et les usages qu'il implique.
(*The Ecological Approach to Visual Perception*, 1979).
source : *À la recherche d'un monde partagé Accessibilité et design pour tous*
Victoria Calligaro, Marie-Haude Caraës, Aurélie Eckenschwiller
ISBN : 978-2-810901-52-4

• ***Appartenance***
d'après la définition du dictionnaire
1. Le fait d'appartenir, le fait pour un individu d'appartenir à une collectivité, possession, inclusion.

• ***Approprier***
d'après la définition du dictionnaire
1. Attribuer en propre à quelqu'un.
2. Rendre propre, convenable à un usage, à une destination. Accorder, adapter, conformer. S'adapter, s'appliquer, convenir à.
3. Faire sien, S'attribuer.

• ***Attachement***
d'après la définition du dictionnaire
1. Sentiment qui unit une personne aux personnes ou aux choses qu'elle affectionne, estime, lien.

• ***Déchet***
d'après la définition du dictionnaire
1. Perte, diminution qu'une chose subit dans l'emploi qui en est fait.
2. Ce qui reste d'une matière qu'on a travaillée.
3. Résidu impropre à la consommation, inutilisable (et en général sale ou encombrant).
Étymologiquement, le déchet est ce qui tombe, qui est en chute. Il a pour origine "déchié, déchiet, déchoir".

• ***Écopoint***
L'écopoint est un espace au sein d'une ville où sont centralisés les conteneurs de matières recyclables et de déchets ménagers. C'est un espace souvent peu considéré du fait du manque de lien avec son environnement et les pratiques qui s'y déroulent.

Lexique réalisé à partir du dictionnaire Le Nouveau Petit Robert, sous la direction de Josette Rey-Debove et Alain Rey, 1993. ISBN 2-85036-390-1

• ***Gratification***
d'après la définition du dictionnaire
1. Somme d'argent donnée à qqn en sus de ce qui lui est dû.
2. Ce qui gratifie ; sentiment de satisfaction lié à une bonne image de soi.

• ***Identité***
d'après la définition du dictionnaire
Origine latine, "identitas" de 'idem", le même.
1. Caractère de deux objets de pensée identiques, similitude, identité qualitative ou spécifique.
2. Caractère de ce qui est un, son unité.
3. Caractère de ce qui demeure identique à soi-même, identité personnelle, identité culturelle.

• ***Imaginaire***
L'imaginaire est fait de récits et d'univers d'images et se déplie au pluriel, les imaginaires informent et forment les objets et toute oeuvre culturelle produite dans un temps donné. L'imaginaire est inséparable des oeuvres mentales ou matérielles qui en sont l'expression. L'imaginaire, dans sa caractéristique de matière première devient aussi un matériau de création.

• ***Inciter***
d'après la définition du dictionnaire
Entraîner, pousser (qqun) à qqch., à faire qqch. Conduire (qqun) à un sentiment, un comportement, par une influence morale.

• ***Intégration***
Opération par laquelle un individu, ou un objet s'incorpore à une collectivité, à un milieu. L'intégration peut également avoir un sens lié à la notion de dissimulation, ou la chose intégrée se fond avec son milieu.

• ***Mutualiser***
d'après la définition du dictionnaire
Répartir solidairement parmi les membres d'un groupe. Faire passer à la charge d'une mutualité, d'une collectivité.

• ***Nudge***
Un nudge est à la base, un outil marketing qui se veut être une incitation douce, un coup de pouce donné à un individu dans le but de modifier son comportement. La plupart du temps, le nudge est utilisé pour orienter l'individu vers des actions d'intérêt individuel ou collectif.

• ***Plasticité***
d'après la définition du dictionnaire
État de ce qui est plastique.
Aptitude à donner des formes une représentation esthétique.

• ***Pratique***
d'après la définition du dictionnaire
1. Activités volontaires visant des résultats concrets.
2. Manière concrète d'exercer une activité.
3. Manière habituelle d'agir (propre à une personne, à un groupe)

• ***Réciprocité***
d'après la définition du dictionnaire
1. Caractère de ce qui est réciproque, état d'un sentiment, d'une relation, d'une action réciproque. Avec l'intention ou l'obligation de rendre l'équivalent de ce qu'on a reçu.

• ***Responsabiliser***
d'après la définition du dictionnaire
Rendre responsable quelqu'un, donner des responsabilités à quelqu'un pour qu'il prenne conscience de son rôle.

• ***Territoire***
d'après la définition du dictionnaire
1. Étendue de la surface terrestre sur laquelle vit un groupe humain, une collectivité.État, nation, pays.
2. Étendue de pays sur laquelle s'exerce une juridiction, une autorité. Étendu de pays qui jouit d'une personnalité propre mais ne constitue pas un État souverain.
3. Zone, région précisément déterminée.
4. Zone qu'un animal se réserve et dont il interdit l'accès à ses congénères. Endroit qu'une personne s'approprie en y mettant des objets personnels.

Merci

Je tiens à remercier chaleureusement mes deux co-directeurs Julien Borie et Laurence Pache pour leur accompagnement et leur soutien tout au long de ces deux années rythmées par de l'excitation, du travail, du doute et encore du travail. Merci pour votre patience et votre attention.
À Ann Pham Ngoc Cuong, Élisabeth Charvet, Sophie Clément, Catherine Pradeau, et l'ensemble de l'équipe pédagogique pour sa présence et son implication dans mon parcours.

Merci à toutes les personnes que j'ai rencontrées lors de cette recherche qui m'ont accordé une entrevue, un stage, un suivi de projet et qui ont partagé avec moi leur expérience personnelle ou professionnelle, me permettant de toujours enrichir mon propos.
À Adrien Demay (*Détéa*) pour l'opportunité de travail à Blond, à Nathalie Pailler (*EVOLIS23*) pour la rencontre et les précisions techniques, à Anne Larouy et Marie-Anne Labedade pour m'avoir invitée au *Smicval Market*, à Benjamin Carboni (*CleanWalker*) pour m'avoir aidé à l'organisation des ramassages, à Jean-Noël Pinaud et Christian Lavaud de la *mairie de La Souterraine* pour le don de gants et sacs poubelles pour ces ramassages.

Enfin, merci à ma famille et à mes proches pour leur soutien moral et leurs encouragements. Merci à Marine, Nathan, Maximin, Clara et tous mes camarades de classe sans qui ces deux années sostraniennes n'auraient pas eu autant de saveur.

Conception graphique et reliure
Charlotte Andre

Typographies
Andralis (regular, italic, bold italic) & Grotesque (bold)
Papier intérieur
Amber Graphic 100g
Papier couverture
Rives Tradition Blanc Naturel 270 g

Imprimeur
Atelier Graphique, Limoges

Mémoire édité à 12 exemplaires dans le cadre
du Diplôme Supérieur des Arts Appliqués, spécialisé
en Design Écoresponsable, option Design de Produits.
Pôle Supérieur de Design Nouvelle Aquitaine,
Cité scolaire Raymond Loewy,
La Souterraine, 2019.

Le copyright de chaque image du corpus appartient aux organismes, institutions ou auteurs respectivement cités. Malgré les recherches entreprises pour identifier les ayants droit des images reproduites, l'étudiant rédacteur prie ces derniers de l'excuser quant à des oublis éventuels et se tient à la disposition de personnes dont involontairement il n'aurait pas cité le nom.

Charlotte Andre

Mémoire de recherche en design, 2019

Depuis plusieurs décennies, l'*homotritus* parsème son territoire de déchets. Il les abandonne ici et là, dans un geste négligent envers ces objets et le sol qui va recevoir leur chute. Aujourd'hui, des individus *valoripares* cherchent à développer des *propôtoirs* et des *métabelles,* pour éviter ces vieux processus que sont l'enfouissement et le brûlage, et pour inciter les *homotritus* à ne plus abandonner leurs résidus au sol. Il ne s'agit pas seulement d'une *trilâtrie*, mais plus d'une méthode de travail qui cherche à questionner les actions collectives et territoriales dans le saisissement du déchet. Pour éviter que le déchet ne devienne un *cryptosidu*, le designer détritique veut valoriser les pratiques écologiques existantes mais encore faibles, remanipuler ces imaginaires préconçus du déchet, et veut responsabiliser les usagers et habitants face à leur environnement.
L'*homotritus*, la *métabelle* et le *cryptosidu* nous emmènent dans une aventure détritique.